

ALMANSOR

TRAGÉDIE

Ne croyez pas qu'il soit absolument fantasque, le joli poème que je vous offre d'un main amie ! écoutez : il est tour à tour épique avec sérénité ou dramatique avec violence. Ça et là, dans le détail, s'épanouit mainte fleur lyrique aux corolles délicates. Si le fond est romantique, plastique est la forme, et le tout est sorti du cœur. On y voit aux prises chrétiens et musulmans, le nord avec le sud ; à la fin paraît l'amour qui vient tout apaiser.

ALMANSOR

Intérieur d'un vieux château mauresque délabré. Par les fenêtres latérales, tombent les rayons du soleil couchant.

ALMANSOR.

C'est encore l'ancien parquet cher à mon souvenir, le tapis bien connu, le tapis brodé de mille couleurs où marcha le pied sacré des aïeux! maintenant les vers en rongent les fleurs de soie, comme s'ils étaient les alliés des Espagnols. Ce sont encore les vieilles colonnes fidèles, fiers soutiens de marbre de la fière maison, où je m'appuyai tant de fois, lorsque j'étais enfant. Oh! pourquoi nos Gomèles, nos Ganzuls, et les Abencerrages, et les hautains Zégris, n'ont-ils pas soutenu aussi fidèlement le trône du roi dans l'Alhambra splendide? Ce sont encore les bonnes vieilles murailles, avec leurs bois

polis, leurs élégantes peintures, qui toujours donnaient asile au voyageur fatigué. Elles sont restées hospitalières, les bonnes murailles, mais elles n'ont plus pour hôtes que les hibous et les vautours. (Il va vers la fenêtre.) Personne, nul mouvement. Toi seul, ô soleil, tu m'as entendu; compâtissant à ma peine, tu m'envoies tes derniers rayons et tu répands ta clarté sur mon sombre chemin. O bienfaisant soleil, écoute mes paroles reconnaissantes: toi aussi, enfuis-toi vers les côtes du pays des Maures et vers les plaines éternellement heureuses de l'Arabie. Oh! crains don Fernand et ses conseillers, qui ont juré une haine implacable à toute belle lumière. Crains doña Isabelle, Isabelle l'orgueilleuse, qui, tout étincelante du feu de ses diamants, prétend briller toute seule, quand elle aura fait la nuit autour d'elle. Oh! fuis cette mauvaise terre d'Espagne où s'est déjà éteinte ta sœur, ô soleil, l'éblouissante Grenade aux tours d'or! (S'éloignant de la fenêtre.) Mon cœur est oppressé comme si le disque enflammé du soleil couchant s'était roulé sur cette pauvre et faible poitrine. Mon corps est comme une braise qui tombe en cendres brûlantes et le sol se dérobe sous mes pas. Ah! tout est si doux pour moi dans

ces lieux, si doux et si cruel! La brise légère qui me rafraîchit la joue m'apporte avec son souffle le salut des jours évanouis. Dans le mouvement des ombres du soir, j'aperçois les légendes de mon enfance, elles se dressent, elles me font des mines, elles me sourient d'un air sensé et s'étonnent que leur vieil ami soit aujourd'hui si triste, si étranger dans sa demeure. Là-bas, c'est ma mère chérie, ma mère trépassée, qui m'apparaît; inquiète, pleine d'angoisses, elle regarde, elle pleure, elle me fait signe, elle me fait signe encore avec sa blanche main. Je vois aussi mon père, là, sur le coussin de velours vert, assis et sommeillant doucement. (Il reste plongé dans ses réflexions. La nuit est venue. On voit dans le fond passer une forme humaine, un flambeau à la main.) Quel est ce fantôme qui vient de passer avec une vague lueur? N'était-ce qu'une illusion de ma fantaisie trompée? J'ai cru voir le vieil Hassan; était-ce lui? Peut-être que Hassan est couché dans la tombe et que son esprit veille encore sur le château qu'il a fidèlement gardé pendant sa vie. J'entends un mouvement confus, un bruit sourd, qui s'approche, qui s'approche toujours comme si mes pères sortaient de leurs tombeaux pour me saluer de leurs mains de

squelettes et me donner le baiser de bienvenue avec leurs pâles et froides lèvres. Ils viennent, les voici., Ah! votre salut me tuera.

Plusieurs Maures se précipitent sur la scène, le cimenterre au poing.

PREMIER MAURE.

Cela pourrait bien être!

ALMANSOR, tirant son épée du fourreau.

A moi donc, ma brillante amulette! toi qui as déjà fait tant de prodiges, protège-moi contre ces mauvais esprits!

SECOND MAURE

Que viens-tu faire, étranger, dans notre château?

ALMANSOR.

Je vous renvoie cette question. Le château m'appartient, et cet avocat (montrant son épée) va inscrire mon droit sur votre peau en caractères rouges.

PREMIER MAURE.

Eh! eh! le nôtre saura répondre, car sa langue n'est pas de bois; en vérité, il a une voix de fer et qui rend des sons métalliques.

Ils se battent.

Eh! eh! ton avocat s'emporte et son discours jette des étincelles.

ALMANSOR.

Silence! il va les éteindre dans ton sang.

TROISIÈME MAURE.

Le jeu sera bientôt fini. Rends-toi.

Hassan se précipite sur la scène, un flambeau dans la main gauche, un cimenterre dans la main droite.

HASSAN.

Oh! oh! avez-vous donc oublié le vieux Hassan? La vengeance, vous le savez, c'est mon affaire. Celui-là m'appartient. Il faut que je le tue. (Il se bat avec Almansor, déjà affaibli et chancelant. Au moment de le frapper, il aperçoit son visage à la lueur du flambeau, et, saisi d'une émotion subite, il tombe à ses genoux.) Allah! C'est Almansor-ben-Abdullah!

ALMANSOR.

Oui, c'est bien moi. Et toi, tu es bien Hassan. Relève-toi, fidèle serviteur de ma maison. Une illusion nocturne nous a tous abusés. Un peu plus, et le château de mes pères allait devenir mon sépulcre, le vieux berceau mon cercueil.

PREMIER MAURE.

Tu avais l'air d'un Espagnol, avec ta toque et ton

manteau; or, c'est seulement le sabre au poing que nous souhaitons la bienvenue aux Espagnols.

HASSAN, il se lève lentement et dit d'un ton sévère.

Almansor - ben - Abdullah, réponds-moi! D'où vient que tu portes ce costume? Qui a mis au noble coursier berbère cette peau de serpent brillante et tachetée? Rejette cette venimeuse enveloppe, fils d'Abdullah! Marche sur la tête du serpent, noble coursier!

ALMANSOR, souriant.

Toujours le même, toujours inflexible en ton zèle, mon vieil Hassan! toujours la même foi aux formes et aux couleurs! Ne sais-tu pas que la peau de serpent est une sauvegarde contre le serpent, de même que la peau de loup protège l'agneau humble et sans défense au milieu de la forêt? Malgré cette toque et ce manteau, va, je suis toujours musulman de cœur et d'âme, car c'est dans mon cœur que je porte le turban.

HASSAN.

Béni soit Allah! Allah soit béni! (Aux Maures). — Reposez-vous, mes frères; c'est moi qui veillerai. Le vieil Hassan a rajeuni tout à coup.

Les Maures s'en vont.

ALMANSOR.

Quels sont ces hommes que tu appelles tes frères?

HASSAN.

Un reste de serviteurs fidèles qu'Allah possède encore dans ce pays. Ah! petit est leur nombre, et il diminue tous les jours, tandis que tous les jours s'accroît l'armée de la canaille.

ALMANSOR.

Que ta chute est profonde, ô Grenade!

HASSAN.

Et comment ne serait-elle pas tombée, la ville contre laquelle deux ennemis déployaient leur rage, au dedans la discorde, la ruse au dehors? Oh! malédiction sur cette nuit où l'astuce de la femme a su enflammer si bien la cupidité de l'homme! Malédiction sur la nuit où la ruine de Grenade fut résolue dans cet embrassement d'amour! Malédiction sur la nuit où don Ferdinand entra dans le lit de noces de doña Isabelle! Quand un pareil couple attise le feu de la discorde, la maison est bientôt la proie de l'incendie. Ce n'est ni la pique du vigoureux habitant de Léon, ni la lance du fier Aragonais, ni l'épée de la chevalerie castillane qui ont rem-

porté cette victoire; Grenade n'est tombée que sous les coups de Grenade. Quand le père assassine ses enfants, ses propres enfants endormis au berceau; quand le fils lève sa main criminelle contre la tête sacrée du chef de famille; quand le frère, sur le cadavre du frère, franchit sans remords les marches ensanglantées du trône; quand les grands du royaume, oubliant leur devoir, suivent honteusement le drapeau de leur éternel ennemi; alors les anges gardiens de la ville, voilant leur visage rouge de honte, prennent leur vol, et les bataillons ennemis entrent dans la place.

ALMANSOR.

Je pense encore à cette journée funeste. J'étais en bas, à la porte du château; tout à coup, bride abattue, arrive un cavalier monté sur un cheval noir. Farouche, les yeux égarés, hors d'haleine, il demande mon père. Il monte rapidement l'escalier et mon père le reçoit dans ses bras. Je ne le reconnus qu'à ce moment : c'était le bon Aly.

HASSAN, avec amertume.

Le bon Aly!

ALMANSOR.

« Aly, parle, quelles nouvelles ? » s'écrie mon

père. Alors des torrents de larmes, de larmes noires comme du sang, coulent sur les joues d'Aly, et il répond en sanglotant : « Don Ferdinand et doña Isabelle ont fait leur entrée à Grenade au milieu des fanfares; le roi Boabdil leur a présenté à genoux les clefs de la ville sur un plat d'or; au sommet des tours de l'Alhambra flotte la bannière de Castille et la croix de Mendoza. »

HASSAN, se couvrant les yeux.

Oh! je ne te demande qu'une seule grâce, Allah!
Efface de mon esprit cette horrible image!

ALMANSOR.

Je vois encore toute la scène. Cette nouvelle, ce coup de foudre dessèche et paralyse les langues dans toutes les bouches. Pâle, muet, le regard fixe, mon père demeure immobile, ses bras pendent inertes le long de son corps, ses genoux tremblent, il tombe, et aussitôt éclatent les lamentations et les hurlements des femmes.

HASSAN.

Efface, efface de mon esprit cette horrible image!

ALMANSOR.

Le bon Aly me presse alors sur son cœur, il couvre de ses mains mes yeux en larmes pour me ca-

cher ce spectacle de désolation, il m'entraîne avec lui, il me fait monter sur son cheval...

HASSAN, avec un sourire amer.

Et il t'emmène dans son joli château, où la gracieuse Zuleima te reçut, où elle sécha tes larmes avec des sourires, avec ses baisers peut-être...

ALMANSOR.

Méchant et cruel Hassan ! n'oublie pas que j'étais encore un enfant, tu te trompes, d'ailleurs ; les regards de Zuleima ne purent sécher mes larmes ; je m'échappai secrètement du château d'Aly et en quelques heures je fus de retour ici. Mon père se roulait sur le parquet, ses vêtements étaient déchirés, sa tête souillée de cendres, et il s'arrachait encore les boucles de sa blanche barbe. A côté de lui gisait ma mère, tout en larmes, avec ses servantes couvertes de voiles noirs ; par instants régnait un grand silence, mais si une seule voix en soupirant prononçait ce mot : « Grenade ! » les plaintes éclataient de nouveau, plus aiguës et plus déchirantes.

HASSAN, pleurant.

Oh ! ne tarissez jamais, éternelles sources de larmes !

ALMANSOR.

N'aie pas un air si désolé, mon vieil Hassan. La fierté du lion te sied mieux, cette fierté qui animait ton visage lorsque, couvert d'un harnais brillant et faisant résonner tes armes, tu parus dans la salle à nos yeux étonnés. Je te vois encore disant à mon père : « Je ne peux te servir plus longtemps, Abdullah, car mon dieu désormais a besoin de son serviteur. » D'un pas ferme tu quittas le château, et depuis ce jour je ne t'ai jamais revu.

HASSAN.

Je m'étais joint à ces combattants qui, dans la montagne, sur les sommets glacés, s'étaient réfugiés avec leurs cœurs brûlants. Comme la neige jamais ne disparaît là-haut, ainsi ne disparut jamais l'ardeur qui enflammait nos âmes. Pareille à ces monts qui ne chancellent jamais, jamais non plus ne chancela notre foi. Et de même que de la pointe des cimes, des blocs de rochers roulent souvent jusqu'en bas, écrasant tout sur leur passage, de même nous nous précipitions souvent du sommet des montagnes, écrasant dans la vallée le peuple chrétien. Oh ! quand ils râlaient en mourant, les misérables, quand retentissait au loin le glas des cloches funèbres et

que des chants de mort s'y mêlaient sourdement, c'était pour nos oreilles une voluptueuse harmonie.

Mais dernièrement une visite sanglante nous a été rendue par le comte Aquilar et ses chevaliers. Il nous avait préparé la musique pour une danse suprême, et au bruit éclatant des trompettes, au sourd retentissement des timbales et des canons, au branle-bas des lances castillanes, au sifflement clair et joyeux des balles, plus d'un Maure s'envola brusquement dans les cieus; un petit nombre seulement parmi nous put se sauver de la salle de danse.

Mais toi, parle, Almansor, quelle fut la destinée des tiens? Je me suis réfugié ici dernièrement avec mes frères d'armes, et je n'ai trouvé qu'une demeure déserte; ces murailles dépouillées me regardaient d'un air mélancolique, et des pressentiments lugubres m'assaillaient de toutes parts en ce lugubre château.

ALMANSOR.

Ne me demande pas ce lamentable récit. Laisse dormir les chers trépassés et les douleurs d'Almansor. Tu vis alors comme sur son noir cheval le bon Aly nous apporta le malheur. Un malheur ne vient jamais seul. Chaque jour nous recevions des messa-

ges plus funestes encore; et de même que le voyageur se précipite la face contre terre quand le simoun brûlant lui souffle au visage, ainsi nous nous jetions sur le sol en pleurant, de peur que le souffle empoisonné des nouvelles sinistres ne nous donnât la mort. Bientôt nous apprîmes l'abjuration de nos prêtres, des Morabites et des Alfaquis...

HASSAN.

S'il y a quelque part une croyance qui devienne matière de vente et d'usure, les prêtres sont toujours les premiers au trafic.

ALMANSOR.

Nous sûmes ensuite que le grand Zégri lui-même, craignant de mourir, le lâche! avait embrassé la croix, que le peuple en foule suivait l'exemple des grands, et que des milliers d'hommes courbaient leur tête sous l'eau du baptême.

HASSAN.

Le nouveau ciel attire beaucoup de vieux pécheurs.

ALMANSOR.

Nous apprîmes que le terrible Ximénès, sur la place publique de Grenade, — ma langue se sèche

dans ma bouche, — avait jeté le Coran dans les flammes du bûcher.

HASSAN.

Ce n'était qu'un prélude ; là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes.

ALMANSOR.

A la fin, de tous ces cruels messages arrive le plus cruel. (Il hésite.) Le bon Aly s'était fait chrétien. (Une pause.) A cette nouvelle, pas une larme ne tomba des yeux de mon père, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres, il n'arracha pas un cheveu de sa tête grise ; seulement les muscles de son visage s'agitaient en mouvements convulsifs ; ses traits étaient méconnaissables, et du fond de sa poitrine déchirée sortit un éclat de rire aigu. Comme je m'approchais en pleurant doucement, le pauvre père fut saisi d'une folie furieuse. Il tira son poignard, m'appela « engeance de serpent, » et déjà il allait me percer le cœur, quand tout à coup une sorte de souffrance douce sembla se peindre sur ses lèvres : « Enfant, me dit-il, ce n'est pas à toi d'expié la faute. » Et d'un pas chancelant il gagna sa chambre silencieuse. Il y resta, muet, sans manger et sans boire, pendant trois jours entiers. Quand il en

sortit, ce n'était plus le même homme. Il était calme; il ordonna aux valets de charger tous ses biens sur des mules et des chariots, il ordonna aux femmes de nous pourvoir de pain et de vin pour un long voyage. Lorsque tout fut prêt, il prit dans ses bras et porta lui-même le plus précieux de ses bijoux, le rouleau où sont inscrites les lois de Mahomet, l'antique et sacré parchemin que les aïeux avaient apporté en Espagne. Nous quittâmes ainsi les champs du pays natal, nous partîmes, à demi hésitant, à demi pressés, comme si une voix suave, caressante, et de tendres bras invisibles nous tiraient à reculons, tandis que des hurlements de loups nous poussaient en avant. Comme le baiser d'une mère, à l'heure des adieux suprêmes, nous aspirions délicieusement l'arôme des forêts espagnoles, des bois de myrtes et de citronniers, tandis que les arbres agitaient leur feuillage avec une mélodie plaintive, que la brise se jouait sur nos fronts mélancolique et douce, et que les oiseaux, en signe d'adieu, voltigeaient çà et là, tristes et muets, autour des muets voyageurs.

HASSAN.

Vous teniez ferme, en vos mains loyales, le meilleur.

5.

leur bâton de voyage, la croyance de nos pères.

ALMANSOR.

Là où le pied de Tarik prit terre en ce pays, nous nous embarquâmes à la hâte pour Maroc, où les meilleurs de notre peuple avaient cherché un refuge. Hélas! à peine arrivée au port, ma mère mourut et coucha dans le tombeau sa tête fatiguée.

HASSAN.

Transplanté par une main brutale sur le sol étranger, le lis délicat devait se flétrir.

ALMANSOR.

Vêtus d'habits de deuil, nous repartimes. Nous nous étions réunis à ces caravanes qui font pieusement le pèlerinage de la sainte Mecque. A Yémen, dans le pays de nos frères, Abdullah ferma aussi ses yeux noyés de larmes, et s'endormit ici-bas pour aller chercher la patrie où il n'y a point de Ximénès, point de doña Isabelle.

HASSAN.

Et n'y a-t-il donc en Arabie aucun lieu où l'on puisse pleurer son père trépassé?

ALMANSOR.

Oh! si tu connaissais le tourment du cœur sans repos que d'invisibles lanières de flammes fouet-

tent et poussent en avant ! Je voulais une fois encore embrasser le sol espagnol...

HASSAN.

Et aussi, par occasion, les lèvres de Zuleima.

ALMANSOR, d'une voix sévère.

Le serviteur du père n'est pas le maître du fils. Donc, amer Hassan, trêve de paroles amères. Oui, je l'avoue, j'ai soif de Zuleima, comme le sable du désert a soif de la rosée du matin. Cette nuit même, je vais au château d'Aly.

HASSAN.

Ne va pas au château d'Aly, fuis cette maison comme un lieu empesté où germe une croyance nouvelle. Il y a là de petites pinces au cliquetis mélodieux avec lesquelles on tirera ton cœur du fond de ta poitrine, et à la place on te mettra un serpent. On te versera sur ta pauvre tête des gouttes de plomb fondu, brillantes, brûlantes, et jamais ton cerveau ne pourra plus guérir des sauvages douleurs de la folie. On te dépouillera de ton vieux nom et tu en recevras un nouveau, afin que ton ange gardien, quand il t'appellera comme autrefois, t'appelle inutilement. Enfant insensé, ne va pas au château d'Aly ! tu es perdu, si l'on reconnaît Almansor.

ALMANSOR.

Ne crains rien ; personne ne me connaît plus. Le chagrin sur mon visage a creusé des rides profondes ; le sel de mes larmes a ravagé mes yeux ; ma démarche chancelante est celle d'un somnambule ; ma voix est brisée comme mon cœur ; qui reconnaîtrait en moi le brillant Almansor ? oui, Hassan, oui, j'aime la fille d'Aly ! une fois encore, je veux la contempler, la gracieuse vierge ; puis, quand une fois encore je me serai enivré de cette vue charmante, quand j'aurai plongé mon âme dans ses regards, quand j'aurai respiré avec délices le parfum de tout son être, alors je m'en retournerai dans les déserts de l'Arabie et j'irai m'asseoir sur ces rochers à pic où s'asseyait Moedschnoun soupirant le nom de Leïla ! Sois donc sans crainte, vieil Hassan ! sous le costume espagnol, sans que personne me remarque, sans que nul me reconnaisse, je parcourrai le château : la nuit est mon alliée.

HASSAN.

Ne te fie pas à la nuit, elle cache sous son manteau noir beaucoup de figures hideuses, des salamandres, des serpents, et avant que tu t'en aperçoives elle les jettera sous tes pieds. Ne te fie pas

à son pâle amoureux, l'astre du ciel sombre, qui là-haut, du milieu des nuages, scintille en faisant les yeux doux; malicieusement, avec sa lumière oblique et grisâtre, il sèmera ton chemin d'épouvantails. Ne te fie pas à sa couvée de bâtards, à ces petits enfants tout dorés, qui jettent des lueurs si gentilles, qui prennent des mines si affables, qui font des saluts si caressants, si séduisants; et qui bientôt, avec leur mille doigts de feu, t'enverront mille signes moqueurs. Ne va pas au château d'Aly! Au seuil, sont assises trois femmes sombres, qui attendent ton retour afin de t'égorger en te serrant dans leurs bras et de sucer le sang de ton cœur en un baiser d'amour!

ALMANSOR.

Arrête le moulin en te jetant dans ses roues, repousse avec ta poitrine les flots du torrent, retiens avec ton bras la source qui se précipite du haut des monts,— mais ne me détourne pas du château d'Aly. J'y suis entraîné par des milliers de fils de diamant enlacés avec toutes les veines de mon cerveau et toutes les fibres de mon cœur. — bonne nuit, Hassan! mon vieux glaive est mon compagnon.

HASSAN.

Et que ton luminaire soit ta vieille croyance.

Le château d'Aly. Cabinet éclairé avec une grande porte au milieu. On entend une musique de bal. Don Enrique est assis aux pieds de Zuleima.

DON ENRIQUE, avec passion.

Un parfum magique étourdit mes sens ; je frissonne, éperdu, je me prosterne à tes pieds et te salue comme la sainte Vierge ! oui, tu es la reine radieuse du Paradis ; comment pourrais-je m'approcher de toi avec un terrestre amour ? alors même que les liens de l'hymen nous enchaîneront, je serai toujours à tes pieds comme un esclave !

La musique a cessé. Don Diégo, pendant cette apostrophe, s'est glissé dans le cabinet et a ouvert à deux battants la porte du milieu. On aperçoit une magnifique salle de bal où se presse une foule brillante ; les couples des danseurs s'arrêtent, les yeux joyeusement tournés vers don Enrique et Zuleima ; quelques voix poussent ce cri :

Vive, vive notre beau couple de fiancés !

Fanfare de trompettes. Don Enrique se lève, don Diego se glisse hors du cabinet ; la porte du milieu reste ouverte.

ZULEIMA, d'un ton sérieux.

Conduisez-moi dans la salle.

DON ENRIQUE, d'une voix troublée, en lui offrant son bras.

Señora, c'est mon coquin de valet qui ma joué ce tour.

ZULEIMA.

C'est bien, señor, c'est bien.

Aly et un chevalier rencontrent les précédents à la porte.

ALY, prenant don Enrique par le bras.

Non, chère Clara, laisse-moi ton fiancé. Don Rodrigue te conduira dans la salle.

Zuleima s'en va conduite par le chevalier. La porte se referme.)

DON ENRIQUE.

Je suis surpris...

ALY, d'un ton grave.

Ne vous souvient-il pas que j'ai un secret pour vous, et que ce secret j'ai promis de le révéler avant le jour des noces, señor ?

DON ENRIQUE, intrigué et d'une voix flatteuse.

Ah! vous avez déjà tant fait pour...

ALY.

Moi ? Rien du tout. Doña Clara seule peut disposer de sa main.

DON ENRIQUE.

Non, señor, une seule voix est souveraine en cela, la vôtre, celle du père.

ALY.

Les raisons ne me manquaient pas pour vous refuser la main de doña Clara, mais je n'en avais pas le droit. Apprenez-le : je ne suis pas son père.

DON ENRIQUE à voix basse.

Vous n'êtes pas son père !

ALY, souriant.

Rassurez-vous, señor : Par un testament authentique je l'ai reconnue pour ma fille. Maintenant, vous comprenez pourquoi Clara peut seule disposer de sa main. Sachez-le toutefois ; personne ici, pas même Clara, n'a connaissance de ce secret.

DON ENRIQUE.

Señor, ma surprise...

ALY.

C'est mon devoir de vous le communiquer, à vous qui êtes son fiancé. Mais promettez-moi de ne le révéler à personne, pas même à Clara ; je veux lui épargner cette grande douleur, et ne pas troubler le repos d'un cœur si tendre.

DON ENRIQUE, lui donnant sa main.

Sur ma parole de chevalier, je vous promets le silence.

ALY.

Vous savez que je ne m'appelai pas toujours don Gonzalvo.

DON ENRIQUE.

Votre nom n'était pas moins beau, moins glorieux; chacun vous appelait le bon Aly.

ALY.

Oui, oui! on m'appelait le bon Aly! on aurait pu à meilleur droit encore m'appeler l'heureux Aly; car Aly fut heureux jadis, heureux par l'amitié et par l'amour.

Dieu me donna un ami, le plus rare des trésors, et une femme aussi, une femme si belle, si douce... non, c'est un péché que de lui donner le nom de femme, c'était un ange que je pressais sur mon cœur en extase! Il me fut accordé aussi de ressentir les joies de la paternité. L'ange charmante mit au monde un fils; mais elle-même, hélas! sa figure devint pâle, toujours plus pâle et bientôt elle mourut.

Alors, mon ami versa dans mon cœur le baume des consolations, et comme sa femme, en ce temps-

là même, donnait le jour à une petite fille, l'excellente créature prit avec elle mon enfant orphelin, le nourrit de son lait, et fut une mère pour lui. Mais, plus tard, quand je repris dans mon château ce fils de douleur, sa vue réveillait sans cesse en moi la désolation où m'avait plongé la mort de sa mère. Mon sage ami s'en aperçut, et il me dit un jour : « Que te semble, Aly, du plan que je te propose ? Dès à présent, je voudrais voir nos enfants unis l'un à l'autre par le gage des fiançailles, pour affermir encore l'amitié qui nous lie. » Pleurant à chaudes larmes, je tombai dans les bras de mon ami ; il fut décidé aussitôt que je prendrais sa fille avec moi, que je l'élèverais moi-même dans mon château par les soins d'une gouvernante, afin de préparer à mon fils une digne femme, et que de son côté, mon ami se chargerait de l'éducation de mon fils pour qu'il formât lui-même l'époux futur de sa fille unique. Ce projet se réalisa.

DON ENRIQUE.

Je brûle du désir d'apprendre...

ALY.

Les enfants grandirent, ils se virent souvent, ils

s'aimèrent... jusqu'au jour de la tempête. Vous savez comme la foudre tomba sur la plus haute tour de l'Alhambra, et comme un grand nombre des plus grandes familles de Grenade se convertit à la religion de la croix. Vous savez que la gouvernante de Zuleima, elle-même chétienne et pieuse, avait depuis longtemps gagné au Christ le tendre cœur de son élève, que Zuleima ne tarda point à confesser publiquement le Sauveur, et qu'avec le saint sacrement du baptême, elle reçut le joli nom de Clara. Je pris la même route, suivant à la fois mon propre cœur et ma chère fille adoptive. Je ne doutai pas que mon ami, animé des mêmes sentiments, ne suivit cet exemple. Mais c'était un aveugle musulman, il reçut mon message avec une froide fureur, et me fit répondre qu'il haïssait l'ennemi de son dieu comme son propre ennemi, qu'il ne voulait plus revoir le visage de sa fille, le visage d'une renégate, qu'il allait s'enfuir du pays des serpents, et qu'Almansor, son enfant d'adoption, serait sacrifié à la colère d'Allah, pour que le sang du fils expiât le crime du père. Et il a tenu parole, le forcené ! Vainement je courus à son château; il avait fui déjà, il avait fui avec sa proie. Depuis, je n'ai point revu

mon enfant ; des marchands venant de Maroc m'ont raconté qu'il était mort.

DON ENRIQUE, avec une douleur affectée.

Oh ! c'est horrible ! horrible ! l'émotion me suffoque ! mon cœur saigne ! Et vous n'avez pas tiré de ce forcené une vengeance éclatante ? La fille de ce misérable était en votre pouvoir ; comment l'avez-vous traitée ?

ALY, fièrement.

Je l'ai traitée, señor, en chrétien. (Il sort.)

DON ENRIQUE, seul.

Faut-il raconter l'histoire à Diégo ? oui, certes. Il verra une bonne fois qu'il ne sait pas tout ; il me prend pour un imbécile. Soit ! Nous allons voir quel sera le plus fin de nous deux. (La musique du bal recommence.) Mais, chut ! la fille nous appelle, et ma belle doña ne doit pas attendre,

Il fait nuit. On aperçoit l'extérieur du château d'Aly. Les fenêtres sont éclairées. Dans le château, une joyeuse musique de danse. Almansor est là, pensif. La musique cesse.

ALMANSOR.

En vérité, la musique est bien jolie; seulement, c'est dommage, quand j'entends pétiller les sons métalliques des cymballes, je sens en mon cœur mille morsures de vipères; quand j'entends la voix douce et prolongée du violon, une lame tranchante me traverse la poitrine; quand j'entends au milieu des mélodies éclater le bruit des trompettes, c'est comme un coup de foudre qui me frappe aux jambes jusqu'à la moelle des os; et quand j'entends le tonnerre sourd et menaçant des timbales, des coups de massue me tombent sur la tête.

Moi et cette maison, que de contrastes nous séparent! (Montrant tour à tour le château et sa poitrine.) Là, demeure la joie avec ses harpes mélodieuses; ici, habite la douleur avec ses serpents venimeux. Là, la lumière avec ses lampes d'or; ici, la nuit avec sa ténébreuse couvée. Là, la belle, la charmante Zuleima... (Il s'arrête, pensif, puis montrant sa poitrine.) Il y a des ressemblances pourtant : Zuleima est là aussi.

oui, c'est bien cette étroite maison qu'elle habite; elle se tient dans la chambre rouge, elle joue à la balle avec mon cœur, elle fait résonner comme une harpe les cordes vibrantes de ma tristesse, ses serviteurs sont mes soupirs, et comme l'eunuque noir qui garde le harem, ma sombre humeur veille à la porte. (Montrant le château.) Quant à cette figure qui, là-haut, dans la salle resplendissante, va et vient magnifiquement parée, qui se pavane en ses atours, qui penche sa tête aux longues boucles et fait de gracieux saluts à ce drôle en habits de soie galamment incliné devant elle, — cette figure-là, ce n'est que l'ombre froide de Zuleima, c'est une de ces marionnettes à qui on met des yeux de verre dans un visage de cire, et dont la poitrine vide se soulève et s'abaisse au moyen d'un ressort. (Fanfares.) Oh! misère! voilà le drôle en habits de soie qui reparaît; il invite la marionnette à danser; que les jolis yeux de verre lancent de doux rayons! Comme l'aimable figure de cire s'anime en souriant! Comme le beau sein à ressorts se soulève, se soulève! Le drôle touche de sa main grossière l'œuvre d'art élégante et fragile. (Musique bruyante.) Il l'entoure d'un bras insolent et l'entraîne dans le flot tumultueux

des danses effrénées ! Ah ! arrêtez ! arrêtez ! Esprits de mes douleurs, arrachez ce drôle des bras de Zuleima ! Éclatez, éclatez, tonnerres de ma fureur ! Écroulez-vous, murailles de ce château, et broyez en tombant la tête du profanateur ! (Une pause. Musique plus douce.) Elles restent debout, les vieilles murailles, et ma rage se brise contre leurs pierres.

Vous êtes solidement construites, puissantes murailles ; pourtant, vous n'avez qu'une faible et mauvaise mémoire. Je m'appelle Almansor, j'étais autrefois le favori du bon Aly, c'est sur les genoux d'Aly qu'était ma place, il me nommait son cher fils et de sa main tout doucement il caressait mes cheveux. Et maintenant je suis là, comme un mendiant, à la porte ! (La musique cesse. On entend dans le château des voix confuses et de grands éclats de rire.) On rit de moi, là-bas. Holà ! je ne ris point. (Il frappe à la porte.) Ouvrez ! ouvrez ! un hôte veut passer ici la nuit.

La porte du château s'ouvre. Pedrillo paraît avec une lanterne et reste sur le seuil.

PEDRILLO.

Par saint Pilate ! vous frappez de la belle façon. D'ailleurs, vous arrivez tard pour la danse, le bal est fini.

ALMANSOR.

Ce n'est pas un bal qu'il me faut, c'est un gîte. Je suis étranger, je suis las, et la nuit est sombre.

PEDRILLO.

Par la barbe du prophète!... je voulais dire... par la barbe de sainte Éli... Élisabeth, — ce château n'est plus une maison hospitalière. Il y en a une non loin d'ici : cela s'appelle une auberge ?

ALMANSOR.

Le bon Aly n'habite donc plus les murs de ce château, puisque l'hospitalité en est bannie ?

PEDRILLO.

Par saint Jacques de... de... de Compostelle ! prenez garde, car don Gonzalvo se met en colère quand on l'appelle encore le bon Aly. Zuleima seule (il se frappe le front), je voulais dire dire doña Clara, a la permission de prononcer le nom d'Aly. Aly lui-même se trompe et l'appelle souvent Zuleima. Moi aussi, on a changé mon nom ; je ne m'appelle plus Hamahmah, je m'appelle Pedrillo, comme saint Pierre dans sa jeunesse. Et Habahbah, la vieille cuisinière, elle se nomme maintenant Pétronella, comme autrefois la femme de saint Pierre. Quant à l'antique hospitalité, c'était une de ces

coutumes païennes dont cette maison chrétienne-ment pieuse est purgée aujourd'hui. Bonne nuit ! il faut que j'aille éclairer nos convives ; il est déjà tard, et il y en a plus d'un qui demeure loin d'ici.

ALMANSOR, seul.

Éloigne-toi, ô pèlerin, car le bon Aly et l'hospitalité ne demeurent plus en ces lieux ; éloigne-toi, ô musulman, car depuis longtemps l'ancienne croyance a disparu de cette maison ; éloigne-toi, Almansor, car l'ancien amour a été jeté à la porte avec dédain et on a éclaté de rire au bruit des gémissements si doux qu'il exhalait en mourant. Hommes et noms, tout est changé. Ce qui s'appelait amour d'autrefois, aujourd'hui s'appelle haine. Mais j'entends venir les aimables convives ; modestement, je leur laisse le passage. (Il sort.)

La porte du château s'ouvre toute grande. Foule, pêle-mêle, voix confuses. Des domestiques portant des lumières.

LA VOIX D'ALY.

Non, señor, non, je ne le souffrirai pas.

UNE AUTRE VOIX.

La nuit est magnifique, une brillante nuit d'étoiles. Près d'ici sont nos chevaux, nos mules, et

nous avons d'indolentes litières pour nos belles indolentes.

UNE TROISIÈME VOIX, d'un ton rassurant.

Ce n'est qu'une toute petite distance, señora, et qui ne saurait effrayer vos petits pieds.

Dames, chevaliers, porteurs de flambeaux, musiciens, etc., sortent du château. Chaque dame est accompagnée d'un chevalier.

PREMIER CHEVALIER.

Avez-vous compris le léger signe?

UNE DAME, souriant.

Vous êtes aujourd'hui bien méchant, bien méchant, don Antonio. (Ils passent.)

UNE AUTRE DAME, vivement.

Mais la broderie était un peu chargée et la coupe encore un peu mauresque.

LE CHEVALIER, avec un sérieux affecté.

Que faut-il qu'elle fasse, la pauvre fille, de toutes ces robes mauresques aux riches broderies?

LA DAME.

N'y a-t-il plus de bals masqués, aimable railleur?
(Ils passent.)

Deux chevaliers se tenant par le bras.

PREMIER CHEVALIER.

On voyait la colère du vieux monsieur, quand le

domestique, *les deux bras en croix*, lui annonça tout effaré l'accident du rôti.

SECOND CHEVALIER, d'un ton moqueur.

Oh ! ce n'était rien encore. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang, lorsque Carlos se mit à louer à haute voix la hure de sanglier, et larda le prophète d'épigrammes drolatiques pour avoir interdit un tel mets à son peuple.

PREMIER CHEVALIER, avec bonhomie.

Il a dit cela par pure bêtise, le vieux libertin ; le vin et la fumée du rôti lui avaient obscurci le cerveau.

SECOND CHEVALIER, jetant à la dérobée un regard malicieux sur son compagnon.

Bêtise et méchanceté marchent souvent de compagnie. (Ils passent.)

Deux autres chevaliers arrivent en causant.

L'UN DES CHEVALIERS, regardant avec précaution autour de lui.

Nous étions les seuls chrétiens maures invités par Aly, et lorsque Carlos...

L'AUTRE CHEVALIER.

Je conçois, la douleur contractait le visage d'Aly,

il nous regarda d'un œil scrutateur... à qui se fier, maintenant? (Ils passent lentement.)

Viennent des musiciens, accordant leurs instruments.

UN JEUNE JOUEUR DE VIOLON.

Voilà encore une corde qui vient de sauter.

UN VIEUX MUSICIEN.

Ah! certes, il ne t'en sautera aucune dans la tête; tu ne les tends pas souvent, les cordes de ton cerveau, et tu m'assomes toujours des questions les plus sottes.

LE JEUNE HOMME, d'une voix câline.

De grâce, encore une seule question; ton esprit est si délié, aussi délié qu'un de ces fils d'archal. Oh! oui, tu es le plus fin de toute la troupe; tu es parmi nous comme la puissante contre-basse au milieu des violons. Eh bien, réponds à ceci: pourquoi don Gonzalvo s'est-il élancé vers nous avec tant de précipitation et d'effroi, quand nous commençons à jouer la jolie marche mauresque de Zambrah, et pourquoi nous a-t-il donné l'ordre d'y substituer le fandango espagnol?

LE VIEUX MUSICIEN, d'un air finaud et en homme content de lui-même.

Hé! hé! je le sais bien, mais je n'en dirai mot.

Ce sont là des choses qui touchent à la politique.

(Ils passent.)

On entend dans le château la voix de don Enrique.

DON ENRIQUE.

Un seul homme suffira bien pour m'éclairer; j'ai là cet âne de Diégo. (Il adoucit sa voix.) Et devant mes pas brilleront toujours, comme les plus gracieux des guides, deux petites étoiles d'amour, les yeux de doña Clara.

Voix confuses. La porte se referme. Don Enrique et don Diégo paraissent, ce dernier vêtu en domestique et portant un flambeau.

DON DIÉGO, fièrement.

Nous changeons de rôle maintenant, gracieux seigneur; à votre tour d'être le serviteur, — et l'âne.

DON ENRIQUE, prenant le flambeau.

J'ai fait ce que j'ai pu, señor, ne vous mettez pas en colère.

DON DIÉGO, avec grandezza.

Sur l'honneur, señor, vous paraissiez un tout autre homme, quand je fis connaissance avec vous pour la première fois, au baigne de Puente del Sahurro.

DON ENRIQUE, essayant de le calmer.

Ne grondez point, je suis votre fidèle disciple, señor.

DON DIÉGO.

Il faut que mon fidèle disciple emploie de meilleures flatteries pour conquérir la faveur des riches dames. Qu'est-ce que c'est que cette comparaison avec de chétives étoiles? C'est avec les soleils qu'il faut comparer ta belle maîtresse. Apprenez-moi nos poètes par cœur un peu mieux que cela, et graissez, s'il vous plaît, graissez et assouplissez avec de l'huile cette langue qui demeurerait comme rouillée dans votre bouche pendant que vous étiez assis sans rien dire auprès de doña Clara.

DON ENRIQUE, d'un ton langoureux.

Je contemplais avec ivresse ses petites mains blanches comme neige.

DON DIÉGO, éclatant de rire.

Si le feu des diamants de ses bagues avaient ébloui vos yeux et paralysé votre langue, j'admettrais cette douce stupeur. (Ironiquement, et d'une voix lente.) La main de Clara pourra vous jeter dans le ravissement quand le vieux Aly l'aura remplie d'or; ce moment venu, je partagerai avec vous cette ivresse,

l'ivresse d'or, l'ivresse au tintement métallique! je vous laisserai pour vous seul la joie de regarder le joli jeu de ses doigts blancs, le doux gonflement de ses muscles et le tissu bleuâtre de ses veines.

DON ENRIQUE, se rengorgeant.

Pas de raillerie! je courtise, il est vrai, les trésors du père, mais je l'avoue : la beauté de Clara me remue.

DON DIÉGO.

Tas de fumier, aie bien soin que rien ne te remue! le parfum qui en résulterait ne serait pas le parfum de l'ambre. Ne t'avise pas d'aimer avec ton cœur, aime seulement d'une façon externe. Les sentiments sont de mauvais enrôleurs d'amour; paroles, grimaces, attitudes, valent mille fois mieux. Si ces séducteurs ne réussissent pas, appelle à ton secours un visage juvénile habilement fardé, de voluptueux mollets élastiques fabriqués à Madrid, des corsets, une poitrine bien rembourrée, un faux ventre, — toutes les armes de l'arsenal des tailleurs. Et si toutes ces armes s'émousent encore, en avant l'arsenal des batailles! on n'y résistera pas. (Il le regarde avec un froid sourire.) Señor connaissez-vous les documents que j'ai composés avec de vieux carac-

tères et de l'encre jaunie, les lettres que j'ai perdues à dessein dans le château, que don Gonzalvo a trouvées, et par lesquelles il a vu... (Riant.) Oui, señor, c'est à moi, c'est bien à moi que vous devez d'être devenu un prince... maintenant, soyez docile; conformez-vous strictement au langage que je vous ai enseigné; parlez beaucoup de religion et de morale; montrez souvent ces blessures que le valet du bourreau vous a faites au bain et appelez-les de saintes cicatrices que vous avez gagnées sur les champs de bataille, en combattant pour la bonne cause; faites sonner haut votre courage; mais pardessus toute chose, frisez-vous souvent la moustache!

DON ENRIQUE.

Je m'incline devant votre sagesse, señor; mais je ne puis m'expliquer encore le chef-d'œuvre de votre art: comment avez-vous pu mettre le prêtre dans nos intérêts?

DON DIÉGO.

Les prêtres sont du métier, señor. Ces saints personnages poursuivent un but sacré; ils ont besoin d'or pour les calices de leurs églises et de vin pour les remplir. Vous n'avez pas remarqué que j'ai escamoté le jeu? je vous ai donné de bonnes cartes;

avec votre *cœur* vous avez coupé la *dame*, et le vieux, le *roi*, vous l'avez coupé joyeusement avec la *croix* (1). Demain la partie sera gagnée, oui, demain, et alors je vous féliciterai de votre mariage.

DON ENRIQUE, les regards pieusement levés au ciel.
Je te remercie, toi qui es là-haut, ô mon père!

DON DIÉGO.

Oui, là-haut, c'est le mot juste. Ton père se balance encore allègrement à la haute potence de San-Salvador.

Almansor paraît.

ALMANSOR.

Cette mascarade bariolée de chauves-souris et de hiboux, avec sa vague lumière, s'est enfin dissipée dans l'ombre. Leurs sifflements aigus me déchiraient odieusement les oreilles, et c'est à peine si je pouvais respirer dans ce voisinage. O Zuleima! voilà les oiseaux de nuit qui volent par essaims autour de toi! blanche colombe, voilà les corbeaux qui t'entourent! rose charmante, voilà les reptiles qui t'enlacent! Est-ce donc qu'un sortilège te tient enchaînée, Zuleima? Est-ce que l'image du suppliant

(1) *La croix*, c'est-à-dire *le trèfle*. Ces deux termes n'en font qu'un en allemand, et de là ce jeu de mots intraduisible,

Almansor est tout à fait éteinte dans ton âme? Est-ce que jamais le souvenir de l'amour d'Almansor n'est sorti en soupirant de ton sein?

Là-haut, il y a des messagers d'amour par milliers, et à chacun d'entre eux j'ai donné mille saluts d'amour, et à chaque salut, par mille blessures d'amour, mon sang, mon sang brûlant s'est écoulé avec une délicieuse souffrance; et cependant, aucun de ces messagers n'a porté mes ardents saluts à ma Zuleïma si ardemment aimée! Honte à vous, messagers infidèles, étoiles qui étincelez là-haut d'un air si fin, si rusé, et qui vous glorifiez de conduire les destinées des humains! Vous n'avez pu transmettre mes saluts, tandis que de timides colombes, dépositaires loyales et sûres, portent la missive d'amour du berger jusqu'au fond du désert!

La valetaille du château est allée se coucher, les lumières sont prudemment éteintes, il n'y en a plus qu'une seule qui brille encore à cette fenêtre. Je la connais, cette fenêtre; c'est la chambre de Zuleïma. Je suis resté là pendant mainte belle nuit d'été, faisant retentir mon luth jusqu'à ce que la bien-aimée parût au balcon et me répondit avec sa douce voix. (Il prend un luth.) Le voici, le vieux luth,

et la vieille chanson bourdonne dans ma tête. Essayons si le mélodieux talisman exerce encore son charme. (Il chante.)

« Les esprits des étoiles se penchent vers la terre, en proie aux désirs du mal d'amour; les fleurs bariolées leur font signe et langoureusement se tournent vers le ciel.

« L'astre des nuits, avec des regards tendres, se mire dans les eaux de la source; amoureux, il s'y plonge tout entier et apaise sa passion au sein des ondes.

« Frémisantes de volupté, dans la chaude saison, les blanches tourterelles se caressent en se becquetant; le scarabée flamboie comme pour le jeu d'amour et suit, en volant, sa compagne.

« De légers souffles, agités d'un frisson délicieux, passent joyeusement à travers les arbres, jetant des baisers et des saluts d'amour aux ombres des rêves heureux.

« O fleurs, tressaillez! sources bondissez! élanchez-vous en bas, esprits des étoiles! tout veille, tout rit, tout chante; l'empire de l'amour est ouvert! »

LA VOIX DE ZULEIMA, dans le château.

Est-ce un rêve qui me berce d'illusions aimables,

et rappelle à mon oreille des accents chéris? Est-ce un génie méchant qui, pour me séduire, contrefait avec art la voix du bien-aimé? ou bien est-ce l'esprit errant d'Almanson trépassé qui, comme un spectre, rôde dans la nuit autour de moi?

ALMANSOR.

Ce n'est pas un rêve trompeur qui se joue de tes sens, ce n'est pas un mauvais génie qui veut te séduire, ce n'est pas non plus l'esprit errant d'Almanson trépassé... c'est Almanson lui-même, le fils d'Abdullah. Il est revenu, et il porte encore un vivant amour dans un cœur plein de vie.

Zuleima paraît sur le balcon, une lumière à la main.

ZULEIMA.

Salut, Almanson-ben-Abdullah! sois le bienvenu dans le royaume des vivants! car il y a longtemps déjà que ce triste message nous est arrivé: « Almanson n'est plus, » et les yeux de Zuleima se changèrent en deux sources de larmes qui coulaient sans bruit et sans fin.

ALMANSOR.

O douces lumières! beaux yeux couleur de violettes, vous m'êtes donc toujours restés fidèles, quand l'âme de Zuleima déjà m'avait oublié?

ZULEIMA

Les yeux sont les claires fenêtres de l'âme et les larmes sont le sang incolore de l'âme.

ALMANSOR.

Ah! si le sang de l'âme d'Almansor a déjà coulé au tombeau de sa mère, au tombeau de son père, il va se répandre aujourd'hui jusqu'à la dernière goutte sur la tombe où est ensevelie Zuleima.

ZULEIMA.

O mauvaises paroles! ô nouvelles plus mauvaises encore! vous pénétrez en mon cœur comme une lame tranchante, et l'âme de Zuleima va perdre aussi son sang. (Elle pleure.)

ALMANSOR.

Oh! ne pleure pas! Comme des gouttes de naphte en feu, ainsi tombent tes larmes sur mon cœur. Mes paroles ne te blesseront plus jamais. Je veux te révéler comme un sanctuaire auprès duquel l'homme qui a du sang à venger brise la pointe acérée de sa lance; auprès duquel la colombe et la gazelle sont à l'abri des flèches cruelles du chasseur; auprès duquel les mains du brigand lui-même, du brigand cupide et féroce, ne se remuent que pour

prier humblement. Zuleima, tu es ma kaaba sacrée; c'est toi que je croyais embrasser quand ma lèvre brûlante, à la Mecque, effleura la pierre sainte. Comme elle tu es douce, mais froide aussi comme elle!

ZULEIMA.

Si je suis ton sanctuaire, brise la lance acérée de tes paroles, laisse dans le carquois les flèches cruelles qui, fendant les airs, viennent me percer le cœur, et ne joins pas tes mains à la façon de ceux qui prient pour m'enlever plus sûrement ma tranquillité. Il y a déjà bien assez de douleur pour moi dans ces tristes nouvelles : ils sont morts, Abdullah et Fatima ! Je les ai aimés tous deux comme mes père et mère, et tous les deux aussi prenaient plaisir à m'appeler leur fille. Oh ! parle, comment est morte Fatima, notre mère ?

ALMANSOR.

Elle était couchée sur son lit de repos; je m'agenouillai à sa gauche et je pleurais en silence; à droite se tenait Abdullah, immobile et muet; un rameau de paix à la main, l'ange de la mort, planait visiblement sur la tête de la mourante. Je voulais l'arracher à l'ange, la mourante chérie, et, dans mon

angoisse, je lui serrais la main avec force. Mais comme la poudre légère dans le sablier s'écoule doucement, toujours plus doucement, ainsi s'échappait la vie de la main de ma mère. Je vis un sourire sur ses lèvres, j'entendis un gémissement, et comme je me penchais vers elle, elle soupira ces mots du fond de sa poitrine : « Porte ce baiser à Zuleima ! » à ce nom, Abdullah poussa un cri de douleur, comme une bête fauve frappée à mort. La mère ne prononça plus une seule parole ; seulement sa froide main demeura dans la mienne comme une promesse.

ZULEIMA.

O mère ! ô Fatima ! jusqu'au sein de la mort tu as aimé ta pauvre enfant ! Mais, Abdullah me haïssait encore quand il est descendu dans la sombre demeure.

ALMANSOR.

Non ! il n'a pas emporté sa haine au tombeau. Et cependant, si le hasard faisait résonner à ses oreilles les noms d'Aly et de Zuleima, l'orage s'éveillait dans sa poitrine, des nuages s'amassaient sur son front, son œil lançait des éclairs, et de sa bouche jaillissaient les malédictions furieuses. Mais un

jour, après une de ces tempêtes, le père, épuisé, anéanti, tomba dans un profond assoupissement. J'étais auprès de lui, attendant son réveil. O surprise ! quand il ouvrit les yeux, il n'y avait plus dans son regard, au lieu des flammes de la colère, que bienveillance sereine et religieuse douceur. A la place des convulsions de sa folle et sauvage souffrance, un sourire aimable flottait sur ses lèvres, et loin de vociférer d'horribles malédictions il me dit tout bas et de sa voix la plus douce : « La mère l'exige, je ne puis m'y opposer ; va donc, mon fils, embarque toi, retourne en Espagne, vas au château d'Aly, cherches-y Zuleïma et dis-lui... » Tout à coup vint l'ange de la mort, et de son glaive acéré il trancha en deux la vie et le discours d'Abdullah. (Une pause.) Je l'ai couché dans la tombe, mais non selon l'usage musulman, la face tournée vers la Mecque ; c'est du côté de Grenade, comme il l'avait ordonné, que j'ai placé le visage du mort. Il est là les yeux ouverts, les yeux fixes, et il me regarde toujours. (Se détournant peu à peu.) O père trépassé, tu m'as vu cheminer à travers les sables du désert, tu m'as vu naviguer vers les côtes d'Espagne, tu m'as vu courir au château d'Aly, tu me vois maintenant...

Je suis devant Zuleima; parle, esprit d'Abdullah,
que faut-il que je lui dise ?

Une forme humaine apparaît, enveloppée d'un manteau noir,

L'APPARITION.

Dis-lui : « Zuleima, descends des salles dorées de ton palais de marbre et saute sur le noble coursier d'Almansor. Dans le pays où le palmier répand son ombre fraîche, où le doux encens jaillit d'un sol sacré, où les pâtres chantent en gardant leurs troupeaux, une tente est dressée, une toile de lin d'une blancheur éblouissante, et la gazelle aux yeux intelligents, et les chameaux au long cou, et les brunes jeunes filles au front couronné de fleurs, debout au seuil de la tente orné de mille couleurs, attendent leur maîtresse... O Zuleima ! c'est là, c'est là qu'il faut t'enfuir avec Almansor. »

Un jardin devant le château d'Aly. Parterre de fleurs où se jouent les rayons du soleil du matin. Zuleïma prie agenouillée devant un crucifix. Elle se lève lentement.

ZULEÏMA.

Et cependant le souci pèse encore sur ma poitrine. Mon cœur tressaille toujours. Est-ce la joie d'avoir revu vivant celui dont j'avais pleuré la mort? Non, ce n'est pas de la joie; la joie est impossible après mon serment solennel, après la promesse que j'ai faite au pieux abbé du couvent. Almansor est de retour! Si mon père vient à le savoir... Sa colère épargnera-t-elle le fils de son mortel ennemi? sa haine n'est point apaisée; il y a au fond de son cœur de méchants esprits, toujours aux aguets, et qui soudain se dressent avec fureur chaque fois que le nom d'Abdulah frappe son oreille. Qu'est-ce donc qu'Abdullah lui a fait? Mon père est si doux, cependant! Je l'ai souvent épié: la nuit, il parcourt les corridors du château, une épée nue à la main, et il crie: « Abdullah, viens, battons-nous, le sang veut du sang... » Oh! Almansor, il ne pourra supporter ta vue. Fuis! fuis! l'inimitié des pères est

la mort des enfants. Je t'envelopperai de mon voile pour te dérober aux regards de mon père. Je te vois en danger, et je sens se réveiller toutes les émotions qui m'agitaient naguères, lorsque, naïfs enfants, nous jouions au fiancé et à la fiancée, lorsque tu montais sur le vieux pommier qui menaçait ruine, et que moi, pleurant, priant, dans mon angoisse, je t'obligeais à redescendre du haut des branches périlleuses. (Elle reste *pensive.*) « Almansor a péri ! » nous ont dit de méchantes gens, et ce méchant cœur a cru cette nouvelle méchante, et Zuleima est devenue la fiancée de l'étranger ! Je veux t'aimer comme on aime un frère ; sois mon frère, aimable Almansor ! (Elle baisse les yeux à terre et soupire.)
Almansor !

ALMANSOR. Pendant ces paroles, il a paru derrière Zuleima ; il s'approche d'elle sans être vu, met ses deux mains sur ses épaules, et, souriant, dit du même ton avec un soupir :

Zuleima !

ZULEIMA. Elle se retourne effrayée et le considère quelque temps.

Tu as bien changé, mon Almansor ; tu as presque l'air d'un homme dans toute sa force, mais tu n'as pas oublié les habitudes un peu sauvages de ton

enfance, et tu viens me troubler, juste comme au trefois, lorsque je parlais en secret avec mes fleurs.

ALMANSOR, souriant avec gaieté.

Dis-moi, ma bien-aimée, quelle est cette fleur qui s'appelle aujourd'hui « Almansor? » un triste nom, et qui ne peut convenir qu'à des fleurs de deuil.

ZULEIMA.

Dis-moi d'abord, sombre et sauvage amoureux, quel était le noir orateur de cette nuit?

ALMANSOR.

Un ancien ami et que tu connais bien, c'était le vieil Hassan; dans sa sollicitude pour moi, comme un fidèle animal il avait suivi ma trace.

Mais quitte cet air soucieux, ô douce bien-aimée, écarte ce crêpe noir qui obscurcit ton regard. Comme le papillon, dépouillant l'enveloppe de la chrysalide, déploie ses ailes brillantes et bariolées, la terre s'est dépouillée des ombres dont la nuit voilait sa tête charmante. Le soleil se penche pour l'embrasser; dans la verte forêt s'éveille un suave concert; la source murmure et fait scintiller une poussière de diamants; les jolies petites fleurs versent des larmes de joie. C'est la lumière du jour, comme une baguette magique, qui a réveillé toutes

ces fleurs, tous ces chants, et qui même dans l'âme d'Almansor a dissipé les ténèbres.

ZULEIMA.

Ne te fie pas aux fleurs qui te font ici des signes, ne te fie pas aux chants qui t'attirent en ces lieux. Ces signes, ces séductions, c'est pour te conduire à la mort.

ALMANSOR.

Ah! que personne ne cherche à m'éloigner! fut-ce la mort, je ne reculerais pas. Je suis bien ici, oh! si familièrement bien! de toutes parts se lèvent les songes dorés de mon enfance! Voici le jardin où j'aimais à jouer; voici les fleurs qui me faisaient de si gentilles mines, voici le chanteur aux ailes de feu qui me saluait chaque matin. Mais dis-moi, ma bien-aimée, le myrte n'est plus là; à l'endroit où il s'élevait jadis, c'est bien un cyprès que j'aperçois?

ZULEIMA.

Le myrthe est mort et sur le tombeau du myrthe on a planté le triste cyprès.

ALMANSOR.

Je vois encore le berceau de jasmin et de chèvre-feuille où nous nous racontions les jolies histoires de Mœdschnoun et de Leïla, le délire de Mœdsch-

noun, la tendresse de Leïla, leur amour et leur mort à tous deux. Voici encore le figuier chéri avec les fruits duquel tu récompensais mes contes. Voici le raisin et les pastèques qui nous rafraichissaient quand nous avons causé longtemps... Mais, dis, ma bien-aimée, je ne vois pas le grenadier où le rossignol se posa un jour et chanta sa plainte amoureuse à la rose rouge.

ZULEÏMA.

La rose rouge a été effeuillée par l'orage, le rossignol est mort avec son chant, et des haches cruelles ont abattu le noble tronc du grenadier en fleurs.

ALMANSOR.

Que je me sens bien ici! mon pied est solidement attaché à cette terre chérie, comme par des chaînes secrètes. Je suis captif dans les cereles enchantés que tu as tracés autour de moi, ma belle fée. Les brises parfumées me caressent d'un souffle ami, les fleurs parlent, les arbres chantent, des images connues sortent en dansant du milieu des charmillés... (Il aperçoit l'image du Christ, et fait un mouvement de surprise.) Mais dis-moi, ma bien-aimée, il y a là une image étrangère, une image qui me regarde... oh! avec quelle douceur! et pourtant aussi avec quelle tris-

tesse ! une larme amère tombe de ses yeux dans le beau calice d'or de ma joie.

ZULEIMA.

Ne connais-tu donc pas cette sainte image, Almansor ? ne l'as-tu jamais aperçue en des rêves de béatitude ? jamais, pendant tes veilles, ne l'as-tu rencontrée sur ton chemin ? souviens-toi bien, ô mon frère égaré !

ALMANSOR.

Oui, je l'ai déjà rencontrée sur mon chemin, cette image, le jour où je revins en Espagne. Sur la gauche de la route qui conduit à Xérès, s'élève magnifiquement une mosquée splendide ; mais là où le Muezzin criait du haut de la tour : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » On entendait le sourd retentissement des cloches dans les airs ébranlés. Je n'étais encore que sur le seuil et déjà roulait sur moi un sombre torrent de sons d'orgue impétueux qui mugissait avec force, et pareils à la noire liqueur dans le chaudron embrasé du magicien, jetaient en coulant des flots de fumée. Ces accents gigantesques m'attiraient dans l'intérieur de l'édifice comme avec de longs bras, et s'enroulaient autour de mes membres ainsi que des serpents, et

pénétraient dans ma poitrine, et me perçaient de part en part,... j'aurais dit que le mont Kaff pesait sur mon corps, et que le bec de Simourgh me picotait le cœur. Quand j'entrai, j'entendis, pareils à un chant de mort, les accents voilés de personnages étranges, visages sévères, têtes chauves, avec de larges robes chamarrées de fleurs, — et les voix argentines de jeunes garçons vêtus de blanc et de rouge, qui de temps en temps faisaient retentir de petites sonnettes et balançaient de brillants encensoirs d'où jaillissait la fumée. Des milliers de lumières jetaient leurs reflets sur toutes ces scintillations, sur toutes ces paillettes d'or, et partout où se dirigeaient mes regards, partout, dans chaque niche, j'apercevais la même image que je retrouve ici. Partout aussi, elle était triste et pâle de douleur, la face de l'homme que représente cette image. Tantôt, on le flagellait cruellement à coups de lanières, tantôt il tombait affaissé sous la croix; plus loin on lui crachait insolemment au visage, on mettait à ses tempes une couronne d'épines, on le clouait sur la croix, et d'une lance aiguë on lui perçait le flanc... du sang, du sang, il y avait du sang sur toutes ces images. Je vis encore une femme désolée

qui tenait sur ses genoux le cadavre décharné du martyr, tout jaune, tout nu, sillonné d'un sang noir... soudain j'entendis une voix perçante et sonore qui disait : « Ceci est son sang. » Tournant alors mes yeux de ce côté, je vis... (il frissonne) je vis le prêtre qui vidait un calice.

ZULEIMA.

C'est dans la maison de l'amour que ton pied est entré, Almansor, mais le voile de la cécité couvrait encore tes paupières. Tu devais regretter ces joyeux reflets qui folâtraient gaiement dans les vieux temples païens, et cette commodité vulgaire qui règne dans les salles mornes où prie le musulman. L'amour s'est choisi sur cette terre une demeure plus sérieuse et meilleure. C'est là que les enfants deviennent enfants. C'est là que les pauvres deviennent riches et que les riches trouvent la béatitude dans la pauvreté. C'est là que les heureux apprennent le prix de la douleur et que les affligés retrouvent la joie. Car l'amour lui-même a paru autrefois sur la terre sous les traits d'un pauvre enfant affligé. Son berceau était une crèche étroite dans une étable; un peu de paille jaune fut le seul coussin où reposa sa tête; et il fut obligé de s'enfuir comme un che-

vreuil timide, poursuivi par les sots et les docteurs. L'amour fut trahi, vendu pour de l'argent; il fut outragé, flagellé, crucifié; — mais les sept soupirs que l'amour poussa en mourant brisèrent les sept châteaux d'airain que Satan s'était construits devant les portes du ciel, et quand s'ouvrirent béantes les sept plaies de l'amour les sept cieus se rouvrirent aussitôt, accueillant pécheurs et fidèles. C'est l'amour que tu as vu comme un cadavre sur le sein maternel de la femme désolée. Oh! crois-moi: à ce cadavre glacé peut se réchauffer encore une humanité tout entière, de ce sang naissent de plus belles fleurs que n'en produisent les orgueilleux jardins d'Al-Raschid, et des yeux de cette femme désolée coule miraculeusement une huile de rose plus douce que n'en fourniront jamais toutes les roses de Schiraz. Toi aussi, Almansor ben Abdullah, tu as ta part de ce corps et de ce sang éternel; toi aussi, tu peux t'attabler au festin des anges, manger le pain et boire le vin de Dieu; toi aussi, tu peux habiter un jour le royaume des élus. Contre l'infemale puissance de Satan tu seras éternellement protégé, hôte éternel de Jésus-Christ, si tu manges son pain et si tu bois son vin.

ALMANSOR.

Tu as prononcé, Zuleima, le mot qui crée et qui soutient les mondes, tu as prononcé ce petit mot si grand : « l'amour ! » des milliers d'anges le répètent avec allégresse et il retentit au fond des cieux. Tu as prononcé ce mot, et les nuées s'inclinent là-haut comme la coupole d'un dôme, les ormes frémissent comme des tuyaux d'orgues, les petits oiseaux gazouillent de pieux cantiques, le sol exhale la douce vapeur de l'encens, la corbeille de fleurs se dresse comme un autel... la terre seule est l'église de l'amour.

ZULEIMA.

La terre est un grand Golgotha ; l'amour y triomphe, il est vrai, mais au prix de son sang.

ALMANSOR.

Oh ! ne tresse pas les branches de myrte pour en faire une couronne de mort, n'enferme pas l'amour dans un crêpe de deuil. La prêtresse de l'amour, c'est toi, Zuleima ; l'amour habite la cellule de ton cœur, il regarde par les claires fenêtres de tes yeux, son parfum s'exhale de tes douces lèvres... O cousines de pourpre aussi doux que le velours, lèvres charmantes, c'est sur vous que trône l'amour, c'est

sur vous que voudrait reposer l'âme d'Almansor...
N'as-tu pas entendu les dernières paroles de Fati-
ma : « Porte ce baiser à ma fille Zuleima ! »

Ils se regardent longtemps avec tristesse, et s'embrassent avec
transport.

ZULEIMA.

J'ai reçu le baiser de mort de Fatima; reçois en
échange le baiser de vie du Christ.

ALMANSOR.

C'est le souffle de l'amour que j'ai bu dans une
coupe garnie de rubis. C'est à une source de feu que
j'ai trempé mes lèvres, et l'huile que j'y ai bue, cou-
lant toute chaude dans mes veines, consume et ra-
fraichit mon cœur. (Il l'entoure de ses bras.) Je ne te quit-
terai plus, non, jamais plus, Zuleima ! non, quand
même le palais d'or d'Allah s'ouvrirait pour moi,
quand les houris me feraient signe avec leurs yeux
noirs, je ne te quitterais pas, je resterais près de
toi, j'entourerais plus fortement de mes bras ton
corps si doux. Que ton ciel seul, le ciel de Zuleima,
soit aussi le ciel d'Almansor ! Que ton Dieu soit mon
Dieu ! Que ta croix soit mon refuge ! Que ton Christ
soit mon sauveur ! Je veux prier dans l'église où prie
Zuleima.

Je nage enivré comme dans un océan d'amour, au milieu des sons suaves et mélodieux des harpes. Les arbres dansent de bizarres quadrilles. Les anges, pour me taquiner me jettent gentiment des rayons de soleil et de la poussière de fleurs. Le ciel est ouvert dans sa calme et radieuse splendeur. Des ailes d'or m'y emportent, là-haut, parmi les bienheureux !

On entend dans le lointain le tintement des cloches et un chant d'église.

ZULEIMA, s'arrachant de ses bras avec effroi.

Jésus! Marie!

ALMANSOR.

Quel sombres accents viennent déchirer le voile d'or dont m'enveloppait légèrement ce rêve de béatitude? je te vois tout à coup pâlir, ma chérie; ma rose est devenue un lis... dis, ma bien-aimée, as-tu donc vu la mort qui vient, invisible, pour nous séparer?

ZULEIMA.

La mort! elle ne sépare pas; la mort réunit. C'est la vie qui nous sépare violemment. Entends-tu, Almansor, ce que murmurent les cloches? (se couvrant de son voile) elles murmurent d'une voix sourde: « Zuleima se marie aujourd'hui avec un homme qui ne s'appelle pas Almansor. » — (Une pause.)

ALMANSOR.

Ainsi tu m'as sifflé dans le cœur ton plus mauvais venin, reine des serpents! Sous cette haleine empoisonnée les arbres se flétrissent alentour; la source d'eau vive se transforme en une source de sang, et l'oiseau tombe mort du haut des airs. Ainsi, par tes chants hypocrites, tu m'as amené dans cette chambre de torture que tu appelles l'église; là, tu me crucifies sur la croix de ton Dieu, puis, tout affairée, tirant les cordes des cloches et faisant retentir les orgues, tu veux couvrir par ce fracas la prière de repentir et d'angoisses que j'adresse à Allah! Ainsi, méchante fée, tu m'as attiré dans ton char de coquillages attelé de colombes, tu m'y as attiré et enlevé jusqu'aux nues, pour me précipiter du ciel sur la terre! J'entends encore en tombant tes éclats de rire moqueurs; en tombant je vois ton char magique se changer en un cercueil à roues de flamme et tes colombes en dragons; je te vois les conduire avec des serpents noirs au lieu de freins, et moi, vomissant des imprécations horribles, je roule, je roule au fond de l'enfer, et les diables même tremblent et pâlisent à l'aspect de mon délire, aux clameurs épouvantables de mon délire!

Ah ! partons, partons d'ici ! Je sais encore une imprécation ; si je la prononçais, Eblis lui-même aurait peur, le soleil reculerait d'épouvante, les morts, sortant de leurs tombeaux, traîneraient sur le sol leurs squelettes frissonnants, et l'homme, les animaux, les arbres se changeraient en pierres. (Il s'élançe hors du jardin).

Zuleima qui jusque là est restée immobile sous son voile se jette aux pieds du crucifix. Des moines avec des bannières et de saintes images passent en procession, chantant un cantique.

Une forêt.

LE CHOEUR.

C'est un beau pays, la belle Espagne, un grand jardin où brillent les fleurs, les pommes d'or et les myrtes ; plus belles pourtant brillaient les villes des Maures, plus magnifique rayonnait ce noble monde arabe que Tarik un jour, de sa forte main, avait planté sur la terre espagnole. Par maint événement déjà prospérait le jeune empire ; il croissait, il s'é-

panouissait en splendeurs, et allait bientôt éclipser l'éclat vénérable de la vieille mère patrie. Car, lorsque le dernier Omayade s'enfuit du festin où le perfide Abasside avait entassé sur les tables les cadavres sanglants de sa famille, lorsque Abdérame se réfugia en Espagne et que de vaillants Maures s'attachèrent au dernier rejeton de l'antique souche royale, le musulman espagnol devint l'ennemi de ses frères d'Orient; il fut rompu le fil qui, d'Espagne à Damas, à travers l'étendue des mers, tenait au trône des califes. Dès lors un souffle nouveau pénétra dans les somptueux palais de Cordoue, un souffle de vie plus pur que dans les mornes harems asiatiques. Là où il n'y avait jadis d'autre ornement qu'une écriture grossière sur les murailles, apparurent, entrelacées avec grâce, mille et mille images d'animaux et de fleurs. Là où ne retentissaient que le tambourin et la cymbale, on entendit soupirer aux sons de la guitare le chant de l'âme affligée, la mélodieuse romance. Là où le sombre maître, d'un regard impérieux, forçait l'esclave tremblante à la corvée d'amour, la femme levait maintenant la tête comme une souveraine, et de sa main délicate adoucissait la grossièreté des vieilles mœurs. On vit fleu-

rir le beau, là où commandait la beauté. L'art, la science, l'amour de la gloire, la galanterie chevaleresque, telles étaient les fleurs que cultivait la royale main des Abdéramés. Des savants arrivèrent de Byzance, apportant sur leurs parchemins le savoir des temps les plus reculés; de l'antique science naquit une science nouvelle, et des milliers d'étudiants arrivaient de tous les pays à Cordoue pour y apprendre à mesurer les étoiles et à résoudre les énigmes de cette vie. Cordoue tomba, Grenade prit sa place et devint le foyer de la splendeur maure. De nobles chants qui vibrent toujours célèbrent encore la magnificence de Grenade, ses tournois chevaleresques, la courtoisie des combattants, la générosité des vainqueurs, et les émotions des gracieuses dames, quand elles voyaient s'élancer dans la lice les chevaliers parés de leurs couleurs.

Mais un jour il y eut un tournoi plus sérieux où elle-même elle tomba, la brillante Grenade, et l'on ne vit pas se déployer de générosité chevaleresque quand le vainqueur viola effrontément la promesse qu'il avait faite de respecter la liberté des consciences : les vaincus durent choisir, ou bien embrasser la religion chrétienne, ou bien quitter l'Espagne sur-

le-champ et passer en Afrique. C'est alors qu'Aly se fit chrétien. Il ne voulait point retourner dans le sombre pays de la barbarie; les nobles mœurs, l'art, la science des Maures d'Espagne le retenaient enchaîné. Il était enchaîné aussi par sa sollicitude pour Zuleima, tendre fleur qui se serait flétrie dans les harems du sévère Orient; il était enchaîné par l'amour du pays, par l'amour que lui inspirait sa chère et belle Espagne; mais, ce qui l'enchaînait surtout, c'était un grand rêve, un beau rêve: d'abord, sauvages et furieuses, hurlaient les tempêtes du nord, les armes s'entrechoquaient, et, au milieu du fracas, on entendait ce cri: « Quiroga et Diego! » Paroles d'insensé! Et de rouges ruisseaux coulaient de toutes parts, et les cachots de la foi, les châteaux forts des despotes, s'écroulaient au milieu des flammes et de la fumée, et du sein de la fumée et des flammes sortait enfin le mot éternel, le mot prononcé à l'origine des mondes, rayonnant dans le foyer rose d'une merveilleuse aurore.

Le chœur s'en va; Almansor arrive chancelant et rêvant.

ALMANSOR, froidement et avec ennui.

Dans les vieilles légendes on voit des châteaux dorés où résonnent des harpes, où dansent de belles

jeunes filles, où vont et viennent des domestiques en brillantes livrées, où le jasmin, le myrte et la rose exhalent leurs parfums... Une seule parole de désenchantement suffit pour disperser toutes ces splendeurs et il n'en reste plus que des ruines décrépites, des oiseaux de nuit qui croassent et des marécages. C'est ainsi qu'avec une seule parole j'ai désenchanté toute la nature en fleur. Elle est là maintenant, sans vie, froide, chauve, comme un cadavre de roi sur son lit de parade, un cadavre à qui on a fardé les joues et mis un sceptre à la main. Seulement les lèvres sont jaunes et flétries parce qu'on a oublié de les peindre aussi en rouge, et les souris viennent sauter sous le nez du roi, les souris se moquent insolemment du grand sceptre d'or...

C'est avec notre sang à nous-mêmes, quand il nous monte aux yeux, que nous recouvrons d'un beau reflet rouge toutes les feuilles de rose, les joues des jeunes filles, les nuages du soir, et autres bagatelles qui nous enchantent. J'ai ôté de mes yeux ce lorgnon rouge, et soudain... Ah! la mauvaise platitude que ce monde! Les oiseaux chantent faux, les arbres branlent la tête comme de vieilles femmes, le soleil, au lieu de chauds rayons, jette de froides

ombres; les violettes rient sans pudeur comme des courtisanes; les tulipes, les œillets, les auricules ont ôté leurs petites robes bariolées des dimanches, et portent les robes grises, les robes rapiécées de tous les jours. C'est moi surtout qui suis le plus changé; à peine un cœur de jeune fille pourrait-il changer de la sorte! Je ne suis plus qu'un squelette osseux et mes paroles ne sont qu'un coup de vent glacé qui traverse en sifflant mes côtes desséchées. Le sage petit homme qui habitait dans ma tête a déménagé, et, au fond de mon crâne, une araignée file tranquillement sa toile. Et puis je pleure en dedans désormais; pendant mon sommeil on m'a volé mes yeux et dans les cavités on a mis des charbons ardents.

Eh! mon ange, là-haut, toi, dont ma nourrice m'a fait jadis tant de beaux récits, toi qui comptais si exactement, disait-elle, toutes les larmes tombées de mes yeux, te voilà en vacances à présent! Pénible était ta besogne, pauvre compteur de larmes... Ne t'es-tu jamais trompé? Ces longs chiffres, est-ce que tu les as toujours fidèlement retenus? Tu es bien fatigué sans doute; et moi aussi je suis bien las, bien las est mon cœur d'avoir battu si fort... Repo-

sons-nous. (Il s'assied et s'appuie contre un châtaignier). Je suis bien fatigué, je suis malade, et plus que malade; la pire de toutes les maladies, c'est la vie, et la mort seule peut en guérir. La mort! remède amer, mais le dernier du moins, et qu'on peut se procurer partout à bon marché. (Il tire un poignard.) Médecine de fer, tu me regardes avec désespoir. Veux-tu me venir en aide?

Hassan paraît et s'approche sans bruit.

HASSAN.

La seule aide, c'est Allah!

ALMANSOR, sans le remarquer et parlant toujours à son poignard.

Tu murmures le nom d'Allah et autres paroles du même genre. Le poignard a-t-il besoin de quelque mot sarcastique pour me blesser le cœur?

HASSAN.

Ce que fait Allah est bien fait.

ALMANSOR, parlant toujours à son poignard.

Ha, ha, ha! le poignard se met à moraliser, ce me semble! Tais-toi, je te le conseille; tu en dis plus par ton silence que tel moraliste avec son bavardage.

HASSAN, avec un soupir.

Almansor ben Abdullah, que vas-tu faire?

ALMANSOR, apercevant Hassan.

Ha! ha! c'est toi qui parlais, intelligent bipède! Ne portes-tu pas la barbe d'Hassan, les yeux d'Hassan? Serais-tu Hassan lui-même? Fort bien. Nous allons prendre congé l'un de l'autre. Adieu. Je pars. (Montrant son poignard.) Vois, ce petit pont étroit conduit du pays de la tristesse au pays de la joie. Au seuil, il est vrai, se dresse menaçant, et l'épée nue à la main, un géant noir comme du charbon; mais il n'effraie que les lâches, l'homme de cœur poursuit librement sa route et entre dans le pays de la joie. Oui, c'est là qu'est la vraie joie, ou, — ce qui est la même chose, — le vrai repos. Là point d'insecte importun qui vous bourdonne aux oreilles, point de mouche qui vienne vous chatouiller le nez; là point de lumière ériarde qui blesse les yeux faibles; là, on ne souffre ni du froid ni du chaud, ni de la faim ni de la soif; mais surtout, ce qui est le plus grand des biens, on y dort tout le jour et après cela toute la nuit.

HASSAN.

Non, fils d'Abdullah, le lâche, c'est l'homme énervé

qui n'a pas la force de lutter contre la douleur, qui lui montre le dos et s'enfuit du champ de bataille de la vie... Debout, Almansor !

ALMANSOR, ramassant une châtaigne.

A qui la faute, si ce fruit est à terre ?

HASSAN.

Au ver et à l'orage ; le ver ronge les tissus et l'orage n'a pas de peine à détacher le fruit de sa tige.

ALMANSOR.

L'homme, le plus délicat des fruits, ne doit-il pas aussi rouler sur le sol, quand le ver (montrant son cœur) le plus mauvais de tous les vers, a dévoré la sève de la vie, et que l'horrible tempête du désespoir le secoue avec violence ?

HASSAN.

Debout, debout, Almansor ! C'est au ver à se traîner sur le sol, l'aigle déploie ses ailes et fièrement s'élance vers l'éternelle lumière du soleil.

ALMANSOR.

Arrache les ailes de l'aigle, l'aigle sera aussi un ver qui rampera dans la fange. Les ciseaux du désespoir ont depuis longtemps coupé les ailes d'or qui jadis, au temps de mon enfance, me portaient au ciel, là-haut, tout là-haut.

HASSAN.

Oh! montre-moi une pierre froide et muette, et dis : « Voici Almansor ! » Je le croirai. Mais ce n'est pas toi, non, ce n'est pas toi qui es là, les yeux ouverts, tout tremblant, couché à terre, et qui restes immobile, regardant avec de grands yeux comme on accumule les outrages sur tes frères, comme l'arrogance espagnole insulte les meilleures et les plus nobles des familles maures, comme on les dépouille par la ruse, et puis, quand elles sont nues, sans défense, et qu'elles se tordent les mains de désespoir, comme on les chasse à coups de fouet hors du pays natal... Non! tu n'es pas Almansor; sans cela tu entendrais bien les lamentations des vieillards et des femmes, les éclats de rire des Espagnols, et les cris de détresse des nobles victimes sur les bûchers en flammes.

ALMANSOR.

Crois-le, je suis Almansor. Je vois ce chien espagnol! Il crache à la barbe de mon frère, puis il le foule aux pieds. J'entends : il y a là une pauvre mère qui aimait à manger de l'oie rôtie le vendredi, et à cause de cela on la rôtit elle-même, pour faire honneur à Dieu. A côté d'elle, au même poteau, est

attachée une belle jeune fille... Les dragons de feu sont amoureux d'elle, ils la caressent, ils la lèchent voluptueusement de leurs langues rouges. Elle crie, elle se débat en rougissant contre ces amoureux trop enflammés, elle pleure. Oh! quel dommage! des perles limpides tombent de ses beaux yeux dans le foyer dévorant. Mais que me font à moi tous ces gens là? Mon cœur, à force de blessures, est percé comme un crible; il n'y a plus de place pour des blessures nouvelles. La victime sanglante, étendue sur le chevalet du tortureur, ne sent pas la piqure d'une abeille. Crois-moi, je suis toujours Almansor, et mon cœur hospitalier voudrait encore s'ouvrir au sentiment des souffrances d'autrui; mais par les petites portes, les yeux et les oreilles, de gigantesques douleurs y sont entrées; mon cœur est plein; (à voix basse, d'un air égaré) même quelques hôtes blessés, cherchant un asile, me sont montés dans le cerveau.

HASSAN.

Debout! debout! sinon je te dirai un mot qui te fera bondir comme sous un coup de fouet et qui renouvellera la flamme de tes veines. (Se penchant vers

lui.) Zuleima reposera cette nuit dans les bras d'un Espagnol.

ALMANSOR, bondissant et se roulant à terre d'une manière convulsive.

Le soleil m'est tombé sur la tête. Mon cerveau est brisé. Les hôtes qui s'y étaient nichés se réveillent en sursaut : ils m'enveloppent en volant comme une troupe de chauves-souris aux ailes grises, ils bourdonnent, ils croassent, ils forment un nuage de pensées empoisonnées. (Se tenant la tête.) Malheur ! malheur ! la vieille me saisit, elle m'arrache la tête du tronc et la lance dans une salle de noces où un chien espagnol, aboyant d'un air tendre, embrasse ma douce maîtresse ; il l'embrasse en faisant claquer sa langue et la presse contre son cœur... malheur ! au secours ! (Se jettant aux pieds d'Hassan.) Aie pitié de ma tête sanglante, de ma tête coupée, qui n'a point de bras pour égorger le chien... oh ! prête-moi tes bras, Hassan ! Hassan !

HASSAN.

Oui, je te prêterai mon bras, Almansor, et aussi les bras vigoureux de mes amis. Nous égorgerons ce chien espagnol qui veut t'enlever ce qui t'appartient. Debout ! bientôt tu posséderas Zuleima. (Almansor

se lève.) Lorsque la nuit dernière j'ai surpris votre conversation, je vous ai conseillé de fuir ensemble au plus vite, mais ce fut en vain. N'importe, me suis-je dit, tout n'est pas perdu pour Almansor, et j'ai conduit ici mes compagnons. Un seul signe de moi, et nous nous précipitons sur le château d'Aly, convives non attendus. Tu t'empares de ta fiancée, tu la portes vers notre navire mouillé près du rivage, nous cinglons vers l'Afrique, et là, tu pourras demeurer en sûreté avec ta proie, tandis que nous, reprenant la mer, nous pillerons les côtes et les vaisseaux de l'Espagne. Tu auras bientôt retrouvé l'amour de Zuleima.

ALMANSOR.

Ha ! ha ! ha ! l'amour ! l'amour ! mot fade qu'un ange prononça un jour en bâillant, les yeux à demi-fermés par le sommeil. Il bâilla une seconde fois, et tout un monde de sots, jeunes et vieux, se mit à répéter en bâillant : « Amour ! amour ! » non, non, je ne suis plus un zéphire diaphane qui évente doucement les joues d'une jeune fille ; je suis le vent du nord qui houspille sa chevelure, et, d'un élan furieux, entraîne avec lui sa fiancée éperdue. Je ne

suis plus le doux parfum d'encens qui chatouille délicatement le nez d'une vierge; je suis le souffle empoisonné qui l'étourdit, et, frémissant de volupté, pénètre dans tous ses sens. Je ne suis plus l'agneau qui se couche, doux et docile, aux pieds de sa bergère; je suis le tigre qui la saisit avec rage, et hurlant de délices, déchire la chair de son corps. C'est le corps de Zuleïma que je demande à présent. Je veux être une brute heureuse, oui, une brute! et dans le tourbillon des plaisirs des sens, je veux oublier qu'il y a un ciel. (Saisissant vivement la main d'Hassan.) Je resterai près de toi, Hassan! nous fonderons un joyeux empire sur la mer sauvage. Le fier Espagnol nous paiera tribut; nous pillerons ses rivages et ses navires. Je combats sur le pont à tes côtés, mon cimenterre fend les crânes orgueilleux des enfants de l'Espagne; — les chiens à la mer! le navire est à nous! — puis, pour me délasser, je vole à la cajute où demeure Zuleïma, je la presse entre mes bras sanglants, et sur sa blanche poitrine j'efface avec mes baisers les taches rouges... Ah! elle se débat encore? à mes pieds, esclave, lamente-toi à mes pieds, impuissante créature destinée à rafraîchir mes sens après l'ardeur sauvage de la ba-

taille... Esclave, esclave, obéis : évente-moi, car je brûle.

Il^s sortent.

Une salle dans le château d'Aly. Chevaliers et dames, en habits de gala, sont assis à une table de festin. Aly, don Enrique, Zuleima, un abbé. Musiciens, domestiques portant des plats.

UN CHEVALIER, se levant, une coupe pleine à la main.

Un beau nom résonne au fond de mon cœur :
Vive Isabelle de Castille. (Il boit.)

UNE PARTIE DES CONVIVES.

Vive Isabelle de Castille!

Cliquetis de coupes et fanfares.

L'ABBÉ.

J'ai encore un nom à vous proposer : Vive Ximénès, archevêque de Tolède! (Il boit.)

UNE PARTIE DES CONVIVES.

Vive l'archevêque de Tolède!

Cliquetis de coupes et fanfares.

UN AUTRE CHEVALIER.

N'oublions pas les meilleurs noms ! buvez avec moi : Vive le noble couple de fiancés ! (il boit.)

TOUS.

Vivent doña Clara et Enrique !

Cliquetis de coupes et fanfares. Zuleima et Enrique s'inclinent.

DON ENRIQUE.

Je vous remercie.

SECOND CHEVALIER

Mais votre fiancée est muette.

DON ENRIQUE.

La gracieuse Clara, il est vrai, parle peu aujourd'hui ; mais aujourd'hui, je ne demande qu'un seul mot de sa bouche, un *oui* devant l'autel, et je serai heureux.

ZULEIMA.

Mon cœur est si troublé, señor.

TROISIÈME CHEVALIER.

Un mauvais signe, don Enrique, vous venez de renverser la salière.

QUATRIÈME CHEVALIER.

Ce serait un bien plus mauvais signe encore, si vous aviez renversé la coupe remplie de vin.

TROISIÈME CHEVALIER.

Don Carlos est un ivrogne.

QUATRIÈME CHEVALIER.

Oui, certes, grâce à Dieu! et non pas comme vous un esprit sombre, un homme né le dimanche, et pour qui le meilleur festin est gâté si quelqu'un, par mégarde, a renversé une salière. Oui, oui, le vin, c'est là mon élément! dans ses flots d'amour clairs et dorés, je veux, pour la guérir, baigner mon âme malade; et je ne puis m'empêcher de rire aux éclats quand je pense que le sobre prophète de la Mecque... Oui, señor, le vin, le vin, oui, oui, je voulais dire que le vin est bon...

ALY.

Pedrillo! écoute, Pedrillo!

PEDRILLO.

Gracieux maître?

ALY.

Fais entrer tous les bouffons, tous les bateleurs, tous les danseurs, et aussi le joueur de harpe, — toute cette canaille de Barcelone.

PEDRILLO.

Je comprends, gracieux maître. (Il sort.)

CINQUIÈME CHEVALIER, causant avec une dame.

Je ne me marierai jamais, señora.

LA DAME.

Quelle raillerie! vous êtes aujourd'hui d'humeur joyeuse, don Antonio. Vous! un ami des dames, un ami de l'amour!

CINQUIÈME CHEVALIER.

J'aime le myrte aussi, je régale mes yeux de la fraîche verdure de ses feuilles, et son parfum me réjouit le cœur; mais je me garderais bien de le faire cuire et de le manger comme légume... amer légume, señora, terriblement amer!

L'ABBÉ, causant avec son voisin.

C'était un magnifique auto-da-fé! Ces choses-là réjouissent le cœur du bon chrétien et jettent l'épouvante parmi les pécheurs endurcis de la montagne. (A ALY.) Avez-vous appris la victoire des nôtres et la sanglante défaite des païens? ils sont dispersés. Une partie de leurs bandes erre dans la campagne aux environs d'ici.

ALY, regardant du côté de la porte.

Dieu soit loué! Je savais déjà ces nouvelles, vénérable seigneur... mais il est temps que les divertissements commencent.

Bouffons, bateleurs, danseurs de corde entrent en scène et avec eux un joueur de harpe. — Ballet burlesque.

LE JOUEUR DE HARPE, chantant.

« Dans la cour de l'Alhambra se dressent douze lions en marbre; sur les lions est un bassin de l'albâtre le plus pur.

» Dans le bassin nagent des roses, des roses de la plus belle couleur; c'est le sang des meilleurs chevaliers qui aient brillé à Grenade. »

ALY.

Un triste chant, et trop mélancolique. Donnez-nous une joyeuse chanson de noces, une vive et joyeuse chanson.

LE JOUEUR DE HARPE, chantant.

« Il y avait une fois un chevalier sombre et silencieux, aux joues creuses, au visage pâle comme la neige. Il allait deçà delà, vacillant et bronchant, en proie à des rêves mornes. Il était si roide, si lourd, si gauche, que fleurs et jeunes filles riaient sous cape alentour, quand il passait en trébuchant.

» Souvent il restait assis dans le coin le plus obscur de sa maison, caché aux yeux des hommes. Là, il étendait les bras comme dans le transport d'un délire, mais sans prononcer un seul mot. Au coup

de minuit, un chant, un murmure mystérieux se fait entendre et une main frappe à la porte.

» C'est sa bien-aimée qui se glisse tout doucement avec une robe d'écume de mer bruissante comme les flots. Son visage est frais et brillant comme la rose, son voile est tout parsemé de diamants; des tresses d'or se jouent autour de sa taille élancée; ses yeux ont un charme puissant et doux... ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

» Le chevalier la tient embrassée avec transport; l'homme de bois est tout feu, l'homme pâle est tout rouge; le rêveur s'éveille; si timide ce matin, comme il s'émancipe tout à coup! Mais elle, espiègle et taquine, lui couvre adroitement la tête de son blanc voile parsemé de diamants.

» Dans un palais de cristal, au fond des eaux, voilà le chevalier captif par enchantement. Étonné, il regarde, et ses yeux sont presque aveuglés par l'éclat de mille facettes scintillantes. Cependant l'ondine l'enveloppe toujours de ses bras avec tendresse; le chevalier est le fiancé, l'ondine est la fiancée; autour d'eux, les vierges des eaux jouent de la guitare.

» Elles jouent, elles chantent, et une foule de petits

nains, garçons et filles, accourent en dansant. Le chevalier est ivre de joie au point d'en mourir, il embrasse toujours plus étroitement sa bien-aimée. »

PEDRILLO, accourant avec terreur.

Allah, aïe pitié de nous! Jésus, Marie, Joseph! nous sommes perdus. Ils viennent! ils viennent!

TOUS

Qui?

PEDRILLO.

Les nôtres!

TOUS.

Comment? les nôtres?

PEDRILLO.

Non, pas les nôtres; ces maudits païens, ces infâmes rebelles de la montagne! ils se sont glissés ici à pas de loup. Nous sommes perdus. Ils sont là... entendez-vous?

Cliquetis d'armes. Voix confuses criant : Grenade! Allah! Mahomet!

QUELQUES CHEVALIERS.

Eh bien, qu'ils viennent!

D'AUTRES CHEVALIERS.

Nos armes!

Les dames donnent des signes d'épouvante. Zuleima s'évanouit.

Grande agitation dans la salle.

ALY.

Soyez sans crainte, belles dames. Le Maure est galant, et, même dans sa colère, il n'oubliera pas envers les dames les lois de la chevalerie. Quant à nous, seigneurs, nous saurons nous battre...

TOUS LES CHEVALIERS, tirant leurs épées.

Oui, pour la vie et pour l'honneur!

Cliquetis d'armes. Voix confuses. Les Maures se précipitent; à leur tête sont Hassan et Almansor. Ce dernier se fraie un chemin jusqu'à Zuleïma évanouie. — Bataille.

La lisière d'une forêt. On entend dans le voisinage le bruit des armes et les cris des combattants. Pedrillo accourt tremblant de peur et se tordant les mains.

PEDRILLO.

Malheur! la jolie noce est gâtée! oh! malheur! les jolies robes de noce sont déchirées, lacérées, et toutes souillées de sang. Au lieu de vin, c'est le sang qui coule. Je ne me suis pas enfui par lâcheté; oh! non. Seulement, je ne voulais gêner personne pendant la bataille. Ils s'arrangeront sans moi. Déjà les ennemis sont repoussés de la salle. (Se tournant d'un autre côté.) Ah! les voilà qui se battent devant le

château. Et là, là... oh! malheur! en voilà un qui manie son sabre d'une joyeuse façon! Je ne serais pas du tout charmé qu'une machine courbée comme celle-là se promenât lestement et gracieusement à travers mon visage. En voilà un qui a le nez coupé. Et notre gros chevalier Sancho, le pauvre diable! on lui a percé son gros ventre. Eh! mais, quel est ce chevalier rouge? c'est singulier! il porte le manteau espagnol et il est du parti des Maures... ô Allah! Jésus! (Il pleure.) Ah! la pauvre Zuleima, notre aimable Zuleima! la voilà sur les épaules du chevalier rouge. Il la tient avec force du bras gauche, tandis que de sa main droite il brandit son cimenterre et frappe comme un furieux... Il est blessé!... il tombe!... non, non, il chancelait seulement... il est debout, il se bat... le voilà qui s'enfuit... Malheur! malheur! où me sauver? ici encore il faut laisser la place libre pour ne gêner personne... (Il se sauve à toutes jambes.)

Almansor passe en se trainant. Il porte d'un seul bras Zuleima évanouie, traîne derrière lui son cimenterre et murmure ces mots : Zuleima! Mahomet! Maures et Espagnols arrivent en combattant. Les Maures sont repoussés. Hassan et Aly sont aux prises, le sabre au poing; duel acharné. Hassan est blessé. Paraissent don Enrique, don Diégo et des chevaliers espagnols.

HASSAN, en tombant.

Ha! ha! le serpent de chrétien a mordu! et juste au cœur... oh! est-ce que tu dors, Allah? non, Allah est juste, et ce qu'il fait est bien fait... Est-ce que tu m'oublies? non; les hommes seuls sont d'une nature oublieuse... ils oublient leur Dieu, leur ami, et le meilleur serviteur de leur ami... dis-moi, Aly, reconnais-tu le vieil Aly, le serviteur d'Abdullah? Abdullah...

ALY, éclatant de colère.

Abdullah est le nom de ce traître, de ce lâche coquin, de ce scélérat altéré de sang, qui m'a assassiné mon fils, mon cher fils Almansor! le meurtrier d'Almansor s'appelle Abdullah...

HASSAN, mourant.

Abdullah n'est pas un coquin, un scélérat, Abdullah n'est pas le meurtrier d'Almansor! Almansor vit... il vit... il vit... il est ici... c'est le chevalier rouge qui emporte Zuleima... là, là...

ALY.

Mon fils Almansor est vivant? c'est le chevalier rouge qui emporte Zuleima?

HASSAN.

Oui, oui! il tient solidement ce qu'il a une fois

saisi... Tu mens; Abdullah n'était pas un meurtrier, ce n'était pas un scélérat, ce n'était pas un chrétien... Laisse-moi en repos... je vois venir déjà les jeunes filles aux yeux noirs, les belles houris... (Avec un sourire de béatitude.) Les jeunes filles et le vieux Hassan ? (Il meurt.)

ALY.

O Dieu, je te remercie! mon fils vit encore! O Dieu! c'est un signe de ta grâce! il vit, mon fils! Venez, amis, suivons sa trace. Il est près d'ici, et déjà il a emporté comme une proie la gracieuse fiancée que je lui ai choisie naguère.

Tous sortent, excepté don Enrique et don Diégo qui se regardent
longtemps en silence.

DON ENRIQUE, pleurnichant.

Eh bien ? eh bien, don Diégo ?

DON DIÉGO, le contrefaisant.

Eh bien, don Enrique del Puente del Sahurro ?

DON ENRIQUE.

Qu'allons-nous faire maintenant ?

DON DIÉGO.

Nous ? dites-vous. *Nous ?* non, señor ; vous et moi, nous ne nous connaissons plus désormais. Vous n'avez pas de chance. Cela me coûte deux cents du-

cats. Argent parti et peine perdue. (Avec un rire amer.)
Je me tue depuis ma jeunesse à inventer stratagèmes sur stratagèmes; mes cheveux en ont blanchi. Je me traîne dans la forêt par des chemins tortueux, jusqu'à laisser aux épines des buissons des lambeaux de mes habits et de ma chair. Je passe au milieu des roches escarpées, je saute de pic en pic, si bien qu'au moindre faux pas, les corbeaux se régalaient de ma tête comme d'un ragoût... et avec tout cela, je reste pauvre! je reste pauvre, pauvre comme un rat d'église! tandis que mon camarade d'école, le grand imbécile, qui toujours perpendiculairement et confortablement flâne sur la grande route, continue de déployer ses allures de bœuf, et est un homme considéré, un homme gras et riche. Non, je suis las du métier, señor; portez-vous bien. (Il sort.)

BON ENRIQUE, après avoir longtemps réfléchi.

Qui sait si don Gonzalvo ne me prêterait pas quelque argent?

Montagnes et rochers. Almansor, épuisé, tout en sang, et portant
Zuleima évanouie, gravit la plus haute cime.

ALMANSOR.

Oh! viens à mon aide, Allah! je suis si las, si accablé! j'ai été reprendre mon blanc chevreuil

juste au moment où la main du chasseur allait l'égorger. (Il s'assied au sommet du rocher, tenant Zuleima sur ses genoux.) Je suis le pauvre Mœdschnoun, je m'assieds sur mon rocher et je joue avec mon chevreuil, car Leïla s'est transformée en chevreuil, et elle s'est mise à me regarder avec ses beaux yeux si clairs et si doux. Maintenant ses paupières sont closes, mon chevreuil s'est endormi. Chut! chut! serin, ne gazouille pas si fort; et toi, scarabée, bourdonne moins bruyamment; brise amie, ne fais pas tant de bruit en agitant les feuilles. Chut! je vais te chanter une chanson pour bercer ton sommeil. Chut! (Il berce Zuleima sur ses genoux et chante:)

« Le soleil prend sa robe de nuit, sa belle robe toute rouge et rose; les oiseaux, tranquilles et muets, veulent se mettre au lit. Dors, mon petit chevreuil, dors! »

Mon petit chevreuil dort, il dort d'un sommeil bien joli, mais trop long. Ces beaux yeux languissants et doux, ces yeux où brille l'amour, sont fermés, à présent, bien fermés... resteront-ils ainsi? mon chevreuil est-il mort? (Éclatant en sanglots.) Mort! mort! mon doux, mon blanc chevreuil, mort! les douces étoiles de ses yeux éteintes et mortes! Puis-

que tu es mort, mon chevreuil, je vais te coucher doucement sur des roses, sur des lis, sur des violettes, sur des hyacinthes. Je te ferai une couverture avec les rayons dorés de la lune et je t'en couvrirai. Le rouge-gorge te chantera un chant funèbre, douze scarabées d'or monteront gravement la garde pendant le jour auprès de ton petit lit de fleurs, douze mouches à feu y scintilleront la nuit comme les cierges qui brûlent au chevet des morts; et moi j'y pleurerai nuit et jour. (Zuleïma s'éveille de son évanouissement.) Que vois-je? légèrement, sans bruit, les membres délicats se soulèvent, et le voile de soie des doux yeux se déroule lentement. Ce n'est pas un chevreuil, ce n'est pas Leïla, c'est la belle Zuleïma, la fille d'Aly... (Zuleïma ouvre les yeux.) Le ciel s'ouvre! voici le royaume des cieux!

ZULEÏMA.

Suis-je déjà dans le ciel?

ALMANSOR.

Tu te réveilles du sein de la mort.

ZULEÏMA.

. Je le sais bien que je suis morte et qu'à présent me voici dans le ciel. (Elle regarde de tous côtés autour d'elle.) Que ce lieu est beau! que l'air est pur et léger! et

comme tout ce que je vois porte des vêtements roses!

ALMANSOR.

Oui, oui, nous sommes dans le ciel, douce bien-aimée. Vois-tu les fleurs qui jouent là-bas sous nos pieds? Vois-tu les papillons qui voltigent au milieu d'elles et qui, en les luttinant avec grâce, leur jettent dans les yeux, pauvres fleurs, la scintillante poussière de diamant? Entends-tu là-bas la source murmurer, et les libellules bleuâtres bourdonner alentour? Entends-tu le clapotement que font les nymphes à la chevelure verte, en plongeant sous les ondes rougeâtres et dorées? vois-tu ces blanches figures qui s'avancent, légères comme des brouillards? C'est la troupe des bienheureux qui se promènent, éternellement jeunes, dans les jardins du printemps éternel.

ZULEIMA.

Si c'est le séjour des bienheureux, Almansor, dis-moi donc comment tu y es entré. Notre pieux abbé m'assurait que les chrétiens seuls pouvaient obtenir la béatitude.

ALMANSOR.

Oh! ne doute pas de la mienne. Je te presse dans

mes bras, ma chérie : bienheureux, trois fois bienheureux est Almansor.

ZULEIMA.

Il mentait donc, le saint homme. Il disait aussi qu'il fallait que j'aimasse le noble Enriquer. Je l'ai essayé autant que j'ai pu. Je m'efforçais d'oublier Almansor, impossible d'y réussir; je m'en suis plainte à la mère de Dieu; elle m'a souri de l'air le plus doux, elle m'a souri toute gracieuse et secourable; elle m'a enveloppée dans son voile et m'a emportée sur les hauteurs lumineuses. La musique résonnait sur ma route; les petits anges jouaient du cor, du chalumeau et chantaient de douces chansons... plaisir délicieux! je suis dans le ciel, et, ce qui vaut mieux que tout le reste, Almansor est auprès de moi, et dans le ciel on n'a pas besoin de dissimuler, et je puis lui faire librement cet aveu : Je t'aime, je t'aime, je t'aime, Almansor !

Les derniers rayons du soleil couchant les illuminent comme d'une gloire.

ALMANSOR.

Je le savais depuis longtemps que tu m'aimais toujours et plus que toi-même. Le rossignol me l'avait dit en confidence, la rose m'en avait parlé en

m'envoyant son parfum, une brise chérie me l'avait murmuré à l'oreille, et chaque nuit je le voyais lisiblement dans le livre bleu aux lettres d'or.

ZULEIMA.

Non, non ! le saint homme n'a pas menti ; qu'il est beau, le beau royaume des cieux ! entoure-moi de tes bras chéris, berce-moi sur tes genoux où je repose si doucement, et pendant des milliers d'années puissé-je ainsi rester, ivre de bonheur, dans le ciel du ciel !

ALMANSOR.

Oui, nous sommes dans le ciel, les anges font retentir les airs de leurs chants et du frémissement de leurs ailes de soie... C'est ici que Dieu habite dans les fossettes de ces joues... (Bruit d'armes dans le lointain. Effroi d'Almansor.) Mais là-bas demeure Eblis, sa voix formidable pénètre jusqu'aux cieux, et il étend vers moi sa main de fer.

ZULEIMA, effrayée.

D'où vient que tu as tressailli tout à coup ? Pourquoi trembles-tu ?

ALMANSOR.

Nomme-la Eblis, nomme-la Satan, nomme-la homme, cette puissance traîtresse et perfide qui

s'élançait violemment jusque dans mon ciel même...

ZULEIMA.

Fuyons-donc, fuyons là-bas, dans la vallée des fleurs où les fleurs jouent, où les papillons voltigent, où la source murmure, où les libellules bourdonnent, où les rossignols font des roulades, où passent les calmes figures diaphanes des bienheureux.
(Elle s'attache au bras d'Almansor.)

ALMANSOR, se levant tout à coup et tenant Zuleima dans ses bras.

Là-bas! là-bas! les fleurs me font des signes douloureux, le rossignol m'appelle d'un air inquiet, les ombres des bienheureux tendent vers moi leurs bras diaphanes, leurs longs bras de géants qui m'attirent là-bas, là-bas! (Des Maures en fuite passent en courant.) Les chasseurs s'approchent pour égorger mon chevreau! ici la mort pousse ses cris aigus; là-bas, au fond, la vie fleurit, la vie m'appelle, et je tiens mon ciel dans mes bras. (Il se précipite avec Zuleima du haut des rochers.)

Des chevaliers espagnols qui poussaient les Maures les voient tomber tous les deux et reculent d'horreur. On entend la voix d'Aly :
« Cherche-le! cherche-le! il doit être près de nous! » Aly arrive.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Horrible!

ALY.

Les avez-vous trouvés l'un et l'autre?

UN CHEVALIER, montrant le gouffre derrière le rocher.

Oui, trouvés, hélas ! le furieux s'est précipité dans l'abîme avec son cher fardeau. (Une pause.)

ALY.

Maintenant, ô Jésus-Christ, j'ai besoin de ta parole, j'ai besoin des consolations de ta grâce et de ton exemple. Je ne puis comprendre la volonté du Tout-Puissant, mais un pressentiment me dit : le lis et le myrte doivent être effeuillés sur le chemin où le char éblouissant, le char triomphal de Dieu doit s'avancer bientôt en sa majesté simple.

